

LES
ABILANS
d'enfantsCABLER
B

BILANS:

LA TÉLÉ
ÉCARTELÉE

PAGE B 3

DANSE

page B 2

CINÉMA

page B 4

THÉÂTRE

page B 5

SPECTACLES

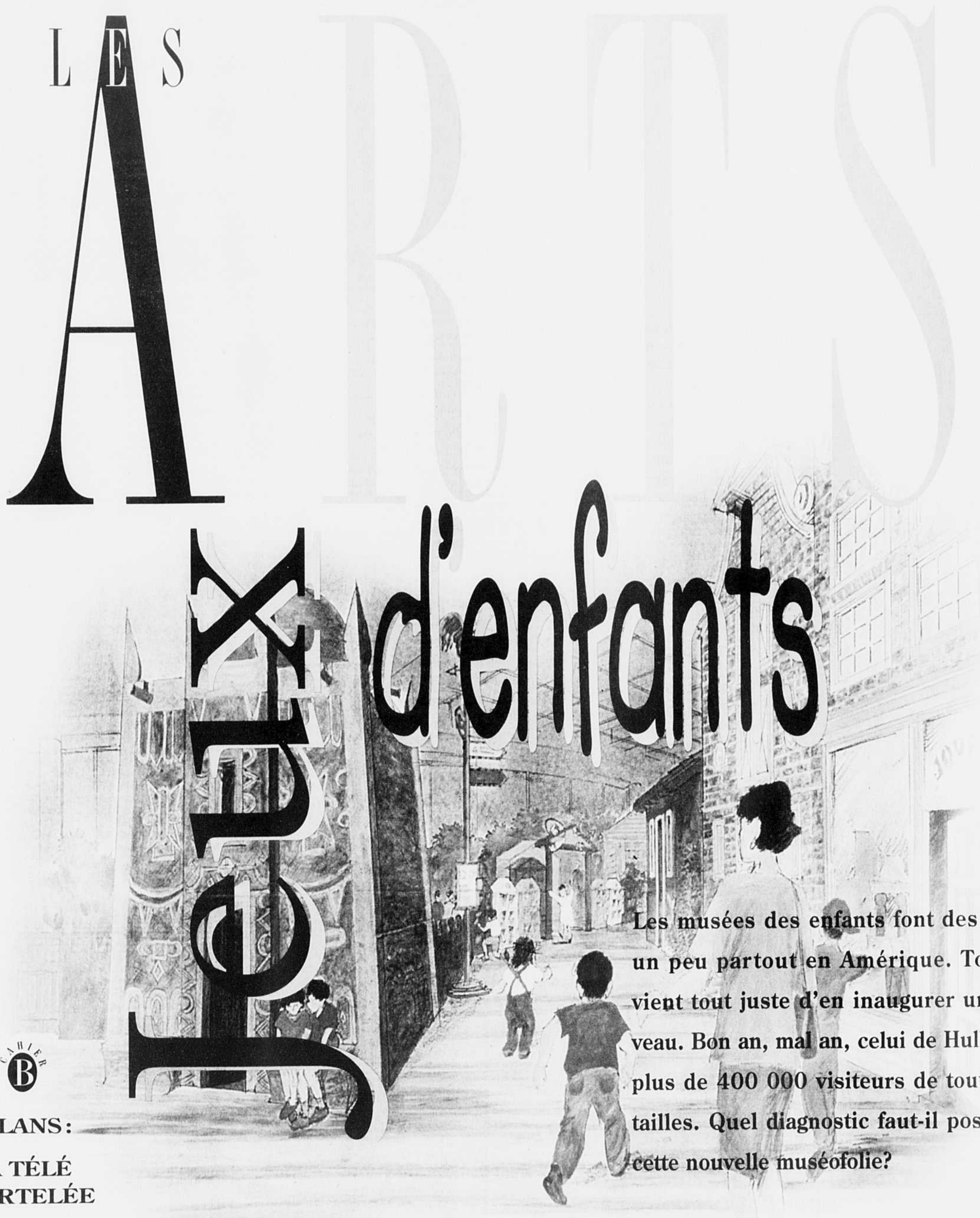
page B 6

CONCERTS

page B 7

LE QUÉBEC EN
VERS LIBRES

PAGE B 8



Les musées des enfants font des petits un peu partout en Amérique. Toronto vient tout juste d'en inaugurer un nouveau. Bon an, mal an, celui de Hull attire plus de 400 000 visiteurs de toutes les tailles. Quel diagnostic faut-il poser sur cette nouvelle muséofolie?

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

n musée entièrement et totalement dédié aux enfants? L'idée seule aurait jeté l'effroi il y a quelques décennies à peine dans le triste monde de la muséologie, alors peuplé de vieux messieurs à barbichette et fonds de bouteille, comme dans les albums de Tintin. Quelle horreur! Des salles joyeuses et colorées, sans cerbères en uniforme pour surveiller les vilains jeux de mains. Pire, des présentoirs à hauteur de demi-portions qui invitent carrément à manipuler des jeux interactifs. Et puis, partout, des animateurs qui apprennent qu'on peut, qu'on doit impérativement s'amuser! On n'a pas idée d'avoir une telle idée.

Toronto vient pourtant de la repiquer. Et même de jouer le jeu à plein en inaugurant un tout nouveau tout beau musée des enfants, le Children's Own Museum, un établissement de 18 salles d'activités exclusivement réservées aux mouchérons de deux à huit ans. Ils peuvent y faire soigner leurs toutous à la clinique médicale pendant qu'eux-mêmes vont essayer les costumes d'un théâtre de poche ou parlementer au pied de «L'Arbre des rendez-vous», l'élément central de cette caverne d'Ali Baba. Chaque jour, le musée qui n'a pas d'équivalent à Montréal reçoit déjà environ 300 petits visiteurs.

Le père de ce bébé muséologique est apparu à Boston, au début du siècle, à peu près en même temps que les premières écoles alternatives parce que les idées avant-gardistes ne datent pas d'hier. Le Boston Children's Museum est d'ailleurs toujours un phare pour les navigateurs en ces eaux, de plus en plus nombreux à vrai dire. Les musées des enfants prolifèrent comme les boutons pendant une épidémie de varicelle. Cette classe muséale a plus que doublé de volume en moins d'une décennie: on comptait 131 musées pour enfants sans but lucratif en Amérique du Nord en 1989; il y en aurait aujourd'hui 260 environ, trois fois plus qu'en Europe.

Au Canada, presque tous les grands musées possèdent un volet pédagogique prenant en compte les intérêts et les besoins des jeunes publics. Le Musée de la civilisation de Québec a consacré d'énormes efforts depuis une dizaine d'années aux services éducatifs

VOIR PAGE D 2: ENFANTS

Enfants

Montréal a manqué le coche...

SUIVE DE LA PAGE D 1

et particulièrement à ceux destinés aux bambins et aux adolescents. Cela dit, les musées des enfants se comptent sur les doigts d'une petite main. Le Children's Own Museum de Toronto n'est que le cinquième du genre. Les autres sont situés à Winnipeg, London, Hamilton et bien sûr Hull, qui abrite de loin le plus populaire au pays, celui du Musée canadien des civilisations (MCC).

Du p'tit monde à la messe

«La philosophie générale d'un musée des enfants est assez différente de celle d'un secteur spécialisé à l'intérieur d'un musée pour les adultes», juge Maureen Ward, responsable des programmes du Musée canadien des enfants (MCE). Diplômée en éducation, spécialiste du Tiers-Monde, elle travaille au musée d'État depuis une dizaine d'années. «Chez nous, les expositions sont entièrement conçues pour les enfants. Nous utilisons au maximum les présentations interactives. Nous réduisons au minimum les textes. Et nous travaillons toujours en profonde relation avec les groupes et les programmes scolaires. Bref, nous avons développé une muséologie adaptée à notre clientèle.»

Bon an, mal an, le MCE accueille plus de 500 000 personnes, dont les deux tiers ne sont pas des adultes. Du p'tit monde à la messe pour un grand tour du monde. Les visiteurs reçoivent un passeport dès l'entrée puis entreprennent un périple à travers le temps et l'espace, les cultures et les peuples. Ils peuvent aussi bien monter à bord d'un autobus pakistanais que jouer au bédouin sous une tente. Ils peuvent se reposer à «L'Ambassade», assister à un spectacle au Studio, découvrir une forêt tropicale ou s'enrôler dans l'équipage d'un remorqueur. Le musée offre une vingtaine de lieux et d'expositions dans cette veine, sans compter plus de 1500 activités thématiques par année, des camps de jour, des partys et même des nuits au musée.

Le temps des Fêtes est évidemment un moment privilégié pour cette institution. Ce soir, le musée amorce son décompte vers l'an 2000 et propose un atelier de construction d'une capsule temporelle qui sera enterrée au musée et déterrée au prochain mil-

lénaire — en 2001, quoi. On peut également contacter le musée des enfants grâce au cédérom *Le Musée de poche*, un des plus populaires jamais produits au pays. Des banques de données d'images, de vidéos et de musiques tirées des collections du MCC permettent de composer des mises en scène et d'échanger ses créations par Internet avec d'autres utilisateurs.

Pas moins de cinquante spécialistes travaillent au MCE, qui a mis sur pied un comité consultatif de jeunes membres. L'établissement demeure une entité autonome rattachée au MCC, une institution consacrée aux cultures du monde et au multiculturalisme canadien en particulier. Ce domaine spécialisé se prête particulièrement bien au travail avec et pour les jeunes. Mais la responsable des programmes croit que tous les sujets peuvent être abordés, en art comme en science, comme le prouve d'ailleurs la liste des musées pour enfants développés dans le monde, certains étant dédiés à l'astronomie, d'autres à l'artisanat, d'autres encore à une ville, un quartier ou un métier. À Philadelphie, le Please Touch Museum est entièrement dédié à la petite enfance. «Le principal critère à respecter, c'est de stimuler tous les sens des jeunes visiteurs», dit la muséologue.

Ce qui peut permettre aux mauvaises langues de faire le rapprochement avec des garderies suréquipées. «Le Musée canadien des enfants a sa propre collection de plus de 10 000 objets et nous empruntons aussi des œuvres et des artefacts à la collection du Musée canadien des civilisations, réplique alors Mme Ward. Et puis, nous employons des conservateurs, des muséologues, des éducateurs, des animateurs.»

Elle donne alors l'exemple d'une des expositions en cours, consacrée à la lumière, à la célébration de la lumière à travers les monde. Des liens sont établis avec des éléments de l'exposition permanente, en rapport au Mexique ou à l'Inde. Des Canadiens originaires de ces pays participent à des activités pédagogiques. «Et les parents qui accompagnent leurs enfants nous expriment souvent leur gratitude parce que eux aussi apprennent et s'amuse beaucoup en nous visitant», dit fièrement la responsable des programmes. Le MCE est un musée des

enfants, petits et grands, un musée de la famille en somme. «Après être passé dans nos salles, plus personne ne croit qu'une visite au musée doit se faire en silence, sans rien toucher.»

Pourquoi pas?

Montréal a donc raté ce beau bateau. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Vers la fin de la dernière décennie, plusieurs partenaires publics et privés (dont Proviso) ont développé un projet. Les plans ont échoué notamment parce que la Ville n'a pu fournir les deux millions de dollars promis.

«Il manque un équipement de ce genre à Montréal», dit Claude Benoit, qui pilotait le projet en 1988-89. Ancienne directrice du musée McCord, elle dirige maintenant un nouveau projet muséologique, celui du Centre des sciences du Vieux-Port. Elle affirme que l'idée d'un musée des enfants pour la métropole est maintenant défendue par une équipe de muséologues entêtés à qui elle vient tout juste de remettre toute sa documentation de la dernière décennie. Les bonnes idées ne meurent pas si facilement. «On peut et on doit encore rêver à un musée des enfants de Montréal, comme celui de Boston ou de Hull, dit la muséologue. Cela dit, le financement n'est pas tellement disponible. Alors, parfois, je me demande s'il ne serait pas plus profitable de financer les activités spécialisées dans les équipements existants, au Biodôme ou au Musée des beaux-arts par exemple. Ces institutions ont besoin de fonds pour développer des expositions et des activités pour l'enfance, la jeunesse et la famille.»

Selon Mme Benoit, il importe aussi de mettre en réseau toutes les activités muséologiques pour les jeunes déjà offertes, et même dans une large perspective englobant aussi bien la Maison Théâtre ou l'Agora de la danse. C'est que la muséologie n'est pas la seule à défendre et à appliquer de bonnes idées. «La demande est très très forte», conclut la muséologue. Les familles cherchent à faire des activités ensemble. C'est probablement une question sociologique: à l'ère de l'enfant-roi, les parents recherchent avidement des occasions de jouer avec leurs enfants, de les stimuler, de les exposer à la culture et de les amener à réfléchir sur eux-mêmes et sur le monde.»

DANSE

La mélodie des instincts

GUYLAINE MASSOUTRE

Vivons-nous dans un monde libéré ou aliéné? Qu'en a dit la danse cet automne? Dans la citadelle du corps créatif — voyez ces murailles d'Antennae, gardées par deux lions et autour desquelles rôdent les personnages —, entre les mille et une fantaisies de chorégraphes singuliers, des images astucieuses défilent comme dans un miroir.

Calés dans un fauteuil, demandons-nous ce que le film défile. D'abord, la danse, spectacle qui ignore souvent ce qu'il dit, ne contient-elle pas, comme la boîte de Pandore, la somme de nos désirs? Nos espoirs de les voir se réaliser, de même que tous nos malheurs, y seraient enclous. Chacun y nourrit ainsi sa vie intérieure, se figurant y trouver un langage conforme à ses besoins. Faire rêver, tel est le privilège des microcosmes aux automates bien réglés. Le franc succès du ballet *Coppélia*, présenté par les Grands Ballets canadiens, l'a montré.

Pourtant, la danse exprime plus souvent des inquiétudes qu'elle n'œuvre à divertir. La légèreté n'exclut pas la rage, ni la discipline les écarts. Multiforme, sa richesse ouvre un monde de surprises. Dans son éventail, elle se plaît à célébrer la frénésie de vivre comme le frémissement des premiers mouvements sur la terre. Marie Chouinard, avec ses *Solos*, offre à elle seule un bel échantillon de cette diversité.

Pourtant, en silence ou en musique, dans des salles modestes ou dans les théâtres confortables, sur fond noir ou brillante de lumière, la danse est toujours relationnelle. Considérez l'extravagant Benoit Lachambre: vous rirez si son désordre insolent ne vous arrête pas. Comparez le travail d'un chorégraphe de passage, qui n'a pas le loisir de créer pour la compagnie qui l'invite, et le savoir-faire d'un Fernand Nault, qui connaît sur le bout des doigts son *Casse-Noisette*. Même sans le dire, danseurs et chorégraphes rêvent de faire l'unanimité dans une salle comble. Rares sont ceux qui y parviennent.

Un site vierge

Première évidence, la gestuelle n'a pas de patrie. En danse, la liberté comme les contraintes du corps célèbrent l'existence. Un point c'est tout! A chacun d'y trouver sa vérité. C'est pourquoi la tournée des traditionnels derviches turcs, même s'ils ont prétendu célébrer leur culte, a avoisiné le contemporain Liat Dror Nir Ben Gal Danse Theatre Company d'Israël comme tout autre spectacle.

Aujourd'hui et vue d'ici, la danse met le monde à nos pieds, escamote les frontières et creuse de nouveaux tracés aux identités. Après l'Américain Mark Morris, aux propos écla-

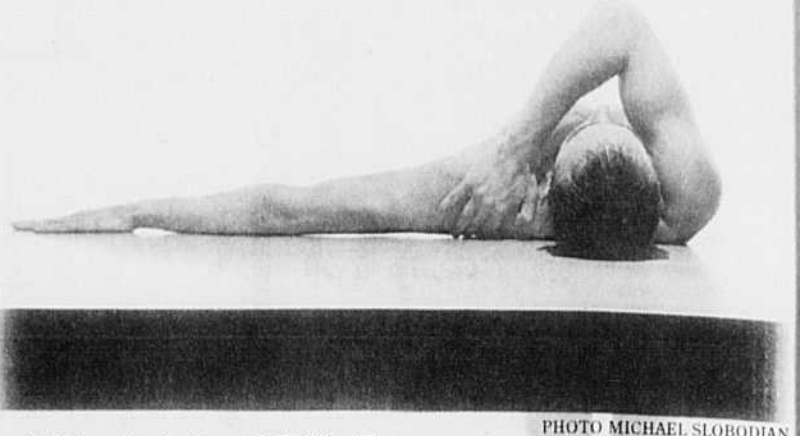
Mark Eden-Towle dans *Still life #1*

PHOTO MICHAEL SLOBODIAN

Nouages multiples

Aujourd'hui, les artistes privilégient la transdisciplinarité. Voyez Flak, la compagnie de José Navas. Ce chorégraphe et danseur d'origine vénézuélienne, sous l'impulsion de William Douglas, a trouvé l'audace de créer assez de pièces pour ouvrir ses chorégraphies à des artistes porteurs d'univers propres, telles Chi Long, Dominique Porte et Estelle Claretton.

Songez aussi aux ambiances, aux intensités et aux techniques sophistiquées qu'ajoutent d'autres artisans de la scène. Quand Axel Morgenthaller, concepteur d'éclairages, travaille avec José Navas ou Jocelyne Montpetit, son talent transforme la danse autant que les musiciens. Ginette Laurin, inversement, sait tirer parti de purs traitements de l'espace: la couleur — ô les magnifiques jaunes orangés d'*En dedans* — et une certaine qualité palpable des volumes renforcent ses rituels. La lumière, complice de la danse, immerge les corps dans des bains de soleil. Ce presque rien, éphémère et fragile, convient à la nouvelle danse. Dans ses performances ondoyantes, l'interprète apportera son histoire, ses pans de réflexions, ses murmures d'espoir. Regardez Johanne Madore traquer les fantômes qui tiennent Les Rugissants dans une aire commune: un conte montréalais où se déposerait l'errance des voyages. L'énergie de sa danse convoque une vigueur bienveillante, même si le message ne se laisse pas aisément capter. C'est un principe général: la danse joue des aléas de l'interprétation et surenchérit aux contre-sens et aux emballements mystifiés.

Mais sans un public attentif à sa subtilité, la danse n'aurait pas cette fulgurance qu'on lui connaît: il lui suffit qu'un œil anonyme glisse sur la surface opaque d'une peau pour s'éveiller. Nu ou doublé d'enveloppes costumées, le corps dansant joue en surface son innocence et son savoir, mais il use de maints artifices pour se réconcilier avec la culture de masse et s'affranchir de la répression que lui imposent les soi-disant progrès de la civilisation.

Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR 1999

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 700 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal *Le Devoir* est le 19 mars 1999.
- La remise des prix aura lieu en mai 1999.

À gagner:

- 1^{er} prix:** Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).
- 2^e prix:** Une bourse d'études de 2 000\$
- 3^e prix:** Une bourse d'études de 1 000\$

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au *Devoir* et à la revue *Forces*, seront aussi attribués par tirage.

LA FONDATION DU DEVOIR



1-800-267-0947

Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

CONSULAT GENERAL DE FRANCE A QUEBEC

Société d'édition

FORCES



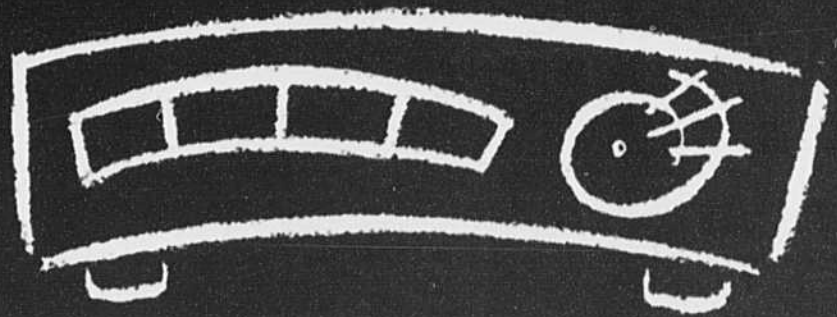
BOITE NOIRE

380, rue Laurier Ouest, Outremont 277-6979
4450, rue St-Denis, Montréal 287-1249
www.boitenoire.com

Massacre à la scie.

20% de rabais sur tous nos prix.

C'EST TROP HORRIBLE!



Tout le mois de janvier,
20% de rabais à tout casser
sur tous les produits en vente.
Ça va barder!

LES
ARTS

DOSSIER

La télé d'aujourd'hui déchirée entre hier et demain



SOURCE RADIO-CANADA

Une scène de *La Petite Vie* avec Serge Thériault, Marc Labrèche, Josée Deschênes et Claude Meunier.

Les bouleversements en information à Radio-Canada, la soirée électorale de *La fin du monde*, le choc de *Black-Out*, le délire de *La Petite Vie*, les projets de canaux spécialisés: l'année télévisuelle a été surprenante et agitée, à l'image d'une industrie sans cesse traversée par les bouleversements technologiques et économiques.

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Paradoxe: l'année a commencé dans le passé pour se terminer les deux pieds dans la prochaine décennie.

On s'explique. Au début janvier, dans une bonne partie du Québec, les téléseurs se sont tus et les sinistres du verglas ont retrouvé les joies de la radio, qui jouait un rôle essentiel en temps de guerre!

Une douzaine de mois plus tard, on est déjà en l'an 2000: le CRTC doit décider combien de nouvelles chaînes francophones s'ajouteront dans un an, et la télévision numérique fait ses premiers pas aux États-Unis, préfigurant un univers de centaines de canaux.

On aime toujours autant notre télé

À l'occasion d'une autre série d'audiences du CRTC, cet automne, sur l'avenir de la télévision, l'industrie cherchait des moyens de mieux accroître l'écoute des émissions canadiennes au Canada anglais, brandissant l'exemple de l'attrait des francophones pour leurs propres produits télévisuels.

Car malgré la multiplication des canaux, malgré Internet, malgré la télévision numérique, les Québécois conservent un attachement remarquable pour leur télé. TVA rafle encore à elle seule des parts de marché supérieures à 35%. Et le lundi soir, Radio-Canada arrive à rassembler à peu près la moitié de la population autour d'une seule émission, *La Petite Vie*. Il y a eu des semaines, pendant l'année, où les 20 émissions les plus écoutées étaient toutes québécoises.

La Petite Vie défie l'imagination: numéro un au printemps alors que l'émission était en reprise, les nouveaux épisodes de l'automne ont attiré des auditoires oscillant entre 2,5 millions et une pointe de 3,5 millions de personnes pour le dernier épisode.

Ce succès n'a cependant pas éclipsé celui d'*Un gars, une fille* à Radio-Canada, l'émission numéro un de l'été dernier. Et dans les cinq émissions les plus écoutées pendant l'année, on a retrouvé des titres comme *L'Ombre de l'épervier* (Radio-Canada), *4 et demi* (Radio-Canada), *Le Retour* (TVA) et *Planète en folie* (TVA).

Les deux grands réseaux avaient

toutefois mis à l'affiche deux grandes séries de prestige cet automne, *Réseaux* pour Radio-Canada et *Ces enfants d'ailleurs - La suite* pour TVA, qui n'ont pas nécessairement trôné au sommet des cotes d'écoute.

Radio-Canada a quand même pris plusieurs risques en cours d'année en matière de programmation. L'arrivée de Liza Frulla dans une émission matinale quotidienne n'a pas créé le consensus souhaité. Mais pendant l'été, son véritable succès a été la mise en ondes de *La Fureur*, qui a propulsé son animatrice Véronique Cloutier vers des sommets de popularité.

Il reste que le plus grand bouleversement radio-canadien a vraiment été ce qu'on a appelé la révolution de l'information, avec le remplacement au *Téléjournal* de Bernard Derome par Stéphan Bureau, l'intégration du *Point au Téléjournal* et la création d'une nouvelle émission de grands reportages, *Zone libre*, dans une nouvelle soirée (le vendredi soir) qui était pourtant consacrée au cinéma depuis des lustres.

Pourtant, le secteur de l'information de TVA a résisté à ces changements et TVA est même arrivée à placer dans la liste des dix émissions les



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Sophie Durocher, animatrice des *Choix de Sophie* à Télé-Québec.

plus écoutées son téléjournal de 18h, véritable pied de nez à Radio-Canada.

La programmation de TVA, elle, avait connu sa part de grands bouleversements il y a deux ans (*Le Poing J*, *Les Mordus*, Durivage à 22h) et les dirigeants de TVA ont plutôt choisi cette année de ne pas trop modifier les habitudes, ajoutant quelques émissions très sélectionnées dans une grille-horaire déjà bien solide dans leur esprit.

En fait, TVA planifie déjà l'avenir autrement: dans des investissements sur Internet, dans la production de téléfilms qui seront vendus sur les marchés étrangers, et surtout dans ce projet de réseau national, projet autorisé cette année par le CRTC et qui permettra à TVA, associé aux radios communautaires francophones hors Québec, de se développer sur l'ensemble du territoire canadien.

La relance de Télé-Québec et le cas TQS

Cette année, Télé-Québec et TQS étaient les chaînes qui jouaient le plus leur survie et, chacune à leur manière, elles ont démontré qu'elles avaient des ressources.

Avec des cotes d'écoute qui froiaient l'inexistence à environ 1,7% de l'auditoire, Télé-Québec a donné un grand coup de barre en renouvelant 80% de sa grille-horaire. L'image de Télé-Québec en a été transformée: magazines en tous genres, traitement original des affaires publiques (*Les Règles du jeu*, *Les Francs-Tireurs*), quotidien culturel (*Les Choix de Sophie*), grand spectacle de variétés du dimanche soir, emballage de Pierre Paquette pour *Droit de parole*, programmation cinématographique d'une exceptionnelle qualité, documentaires d'un grand intérêt, nouveau bloc-horaire en fin d'après-midi pour les enfants, bref, la qualité est souvent présente mais on se rend compte que l'environnement télévisuel a changé et que ça prendra du temps, beaucoup de temps, pour retrouver des auditoires plus importants... si on y parvient. Pour le moment, l'écoute de Télé-Québec semble repassée par-dessus la barrière du 2%.

Avec TQS, on change de perspective. La deuxième chaîne privée du Québec prévoyait toujours un déficit d'environ cinq millions l'été dernier et ses cotes d'écoute ne dépassaient pas 10%.

On s'est alors refait une image dans le spectaculaire et la provocation. Des séries policières le vendredi soir, une émission de catastrophes (mais TVA a eu la même idée) et puis une sorte de *talk-show* de variétés qui

a causé tout un choc en septembre, *Black-Out*, où l'invective tient souvent lieu d'analyse.

Mais le plus grand succès de TQS demeure *La fin du monde*, créée l'année précédente et devenue cette année une des émissions les plus passionnément discutées, toutes stations confondues. Concept original mené de main de maître par un Marc Labrèche en grande forme, *La fin du monde* a été placée cet été contre les téléjournal traditionnels, étant ainsi perçue comme un produit alternatif d'information qui a suscité des critiques chez une partie du public tout en augmentant son noyau de fans passionnés.

Le tout a culminé avec la présentation d'une édition spéciale le soir des élections provinciales, émission qui a été reçue tantôt comme le symbole du cynisme et de l'information-spectacle qui dégrade l'espace politique, tantôt comme un spectaculaire pied de nez au ronron des journalistes officiels. Bref, un débat qui est loin d'être terminé.

Ajoutons à cette trop courte liste une initiative remarquable chez les canaux spécialisés, celle de Canal Vie visant à créer une émission sur les gays.

Dérèpages non contrôlés

Radio-Canada a connu sa part de dérèpages cette année. D'abord, son directeur des programmes, Charles Ohayon, sur lequel pesaient des soupçons de conflit d'intérêts parce que sa nouvelle conjointe est une productrice privée, a dû démissionner.

Tout aussi douloureux fut la saga du *Volcan tranquille*. Dès le printemps, des dirigeants de Radio-Canada exprimaient publiquement leur mécontentement devant ce téléroman d'un de nos plus grands auteurs qui, selon eux, ne remportait pas le succès escompté. Vint alors la décision de diffuser les épisodes originaux en plein été, sous le douteux prétexte de donner une nouvelle chance à l'émission. L'auteur, éccœuré, a mis fin à l'écriture, l'œuvre se terminant en décembre.

Ce conflit a donné lieu à des échanges aigres, Radio-Canada reprochant à Pierre Gauvreau de briser son contrat et de ne pas respecter son public, Gauvreau reprochant à Radio-Canada d'avoir déprécié son œuvre. Ces deux événements ont été spectaculaires, mais en matière d'importance, ils sont éclipsés par les conflits entre Radio-Canada-CBC et le gouvernement.

D'abord, le gouvernement fédéral a jonglé pendant l'année avec l'idée de modifier la loi pour pouvoir révoquer



SOURCE RADIO-CANADA

Guy A. Lepage et Sylvie Léonard dans *Un gars, une fille*.

à volonté les administrateurs de Radio-Canada. Il a finalement reculé devant ce qui est apparu comme une tentative d'encerclement de la chaîne publique. Et sous les pressions du cabinet de Jean Chrétien, CBC a retiré son journaliste Terry Milewski du dossier de l'IAPEC, ce qui n'a pas aidé à rendre le public plus confiant envers l'indépendance de la grande chaîne.

Ajoutons à cette liste de dérèpages la grève à Radio-Nord — entreprise qui contrôle en Abitibi-Témiscamingue trois stations de télé et six radios —, conflit qui a illustré la difficulté de fournir une information variée et équilibrée dans une région éloignée des grands centres.

Enjeux technologiques: de la «grosse argent»!

Au printemps, le Fonds de télévision, organisme qui gère les fonds fédéraux pour la production d'émissions, a vécu une crise burlesque alors que, faisant face à 238 projets pour 180 millions à distribuer, il a vu des producteurs camper devant ses bureaux puisqu'il accordait les sommes selon le principe du premier arrivé, premier servi.

Cette crise de croissance illustre de façon éclatante comment les chaînes se sont multipliées, comment les besoins se font énormes pour alimenter toute cette boulimie télévisuelle et comment l'industrie de la télévision n'arriverait pas à vivre sans les fonds gouvernementaux.

Le fonds a modifié ses règles et accordera maintenant les sommes pour

des projets d'abord «canadiens». Pour survivre, les producteurs doivent d'ailleurs se tourner de plus en plus vers la commande et la promotion déguisée, ce qui a donné lieu à des débats d'importance cette année alors que les traces de ces commandites ont été retrouvées dans les scénarios mêmes des émissions de fiction.

Le système de distribution des services télévisuels est également en pleine explosion: la longue mainmise des câblodistributeurs est maintenant attaquée par les entreprises de signaux par satellite et bientôt par la distribution par micro-ondes (Look TV). Se pointe également à l'horizon l'arrivée de la télévision numérique, qui faisait son entrée officielle en novembre aux États-Unis mais qui demeure encore hors de prix pour le commun des mortels.

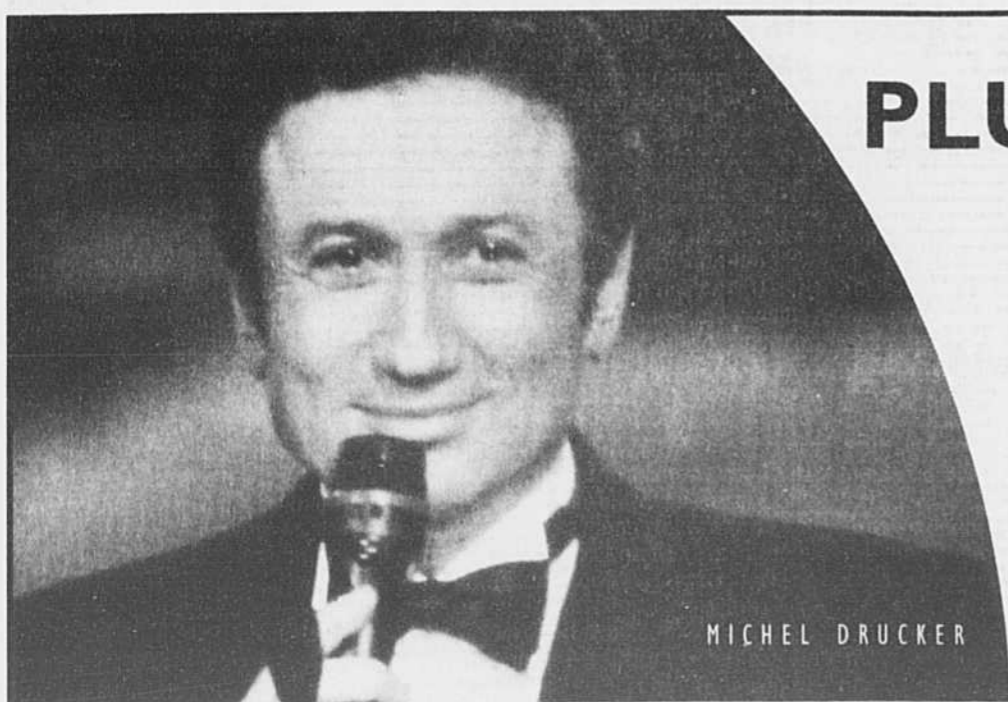
Dans ce contexte, il devient encore plus important pour certains de protéger les émissions francophones et ce fut là un des enjeux de l'audience du CRTC sur les canaux spécialisés en décembre, alors que 17 projets de nouvelles chaînes francophones ont été présentés, essentiellement par de gros joueurs comme Radio-Canada, TVA, Premier Choix-Astral et Radiomutuel.

Les bonnes idées ne courent pas les rues, des projets concurrents de chaînes en histoire, en économie et en voyages se sont affrontés. Le CRTC s'apprête vraisemblablement dans les prochains mois à autoriser un petit «bouquet» de quelques nouvelles chaînes qui devront elles aussi se battre pour trouver leur auditoire.

PLUIE DE CHAMPAGNE À PARIS et tempête de confettis

Prévisions pour le réveillon: soirée chaude et ambiance du tonnerre. Pluie de champagne commençant vers 20 h, suivie d'un tourbillon de vedettes: Lio, Plastic Bertrand, Jeanne Mas, Patrick Juvet, les 2 Be 3... Ils déclencheront une avalanche de succès qui ont foudroyé les palmarès des trente dernières années. Beau temps pour la danse!

TV5 vous souhaite une bonne année!



MICHEL DRUCKER

TAPIS ROUGE
SPÉCIAL RÉVEILLON

CE SOIR
20h

TV5

CHANGEZ DE MONDE

www.tv5.org

Le Top 10

- Happiness, de Todd Solondz (États-Unis)
- Saving Private Ryan, de Steven Spielberg (États-Unis)
- La Vie rêvée des anges, d'Érick Zonca (France)
- The Spanish Prisoner, de David Mamet (États-Unis)
- The Big Lebowski, de Joel Coen (États-Unis)
- La vie est belle, de Roberto Benigni (Italie)
- Men With Guns, de John Sayles (États-Unis)
- High Art, de Lisa Cholodenko (États-Unis)
- À vendre, de Laetitia Masson (France)
- Happy Together, de Wong Kar-wai (Hong-Kong)

Martin Bilodeau

- Happiness, de Todd Solondz (États-Unis)
- Mémoires d'immigrés, de Yamina Benguigui (France)
- La vie est belle, de Roberto Benigni (Italie)
- On connaît la chanson, d'Alain Resnais (France)
- The Truman Show, de Peter Weir (États-Unis)
- Pleasantville, de Gary Ross (États-Unis)
- The Big Lebowski, de Joel Coen (États-Unis)
- Men With Guns, de John Sayles (É.-U.)
- Le Cœur au poing, de Charles Binamé (Québec)
- The Spanish Prisoner, de David Mamet (États-Unis)

André Lavoie

- Saving Private Ryan, de Steven Spielberg (États-Unis)
- L'Éternité et un jour, de Théo Angelopoulos (Grèce)
- La Vie rêvée des anges, d'Érick Zonca (France)
- The Big Lebowski, de Joel Coen (États-Unis)
- Le Goût de la cerise, d'Abbas Kiarostami (Iran)
- The Spanish Prisoner, de David Mamet (États-Unis)
- L'Anguille, de Shohei Imamura (Japon)
- Caractère, de Mike Van Diem (Pays-Bas)
- Happiness, de Todd Solondz (États-Unis)
- Ma vie en rose, d'Alain Berliner (Belgique)

Odile Tremblay

MARTIN BILODEAU

Rarement a-t-on vu une année hollywoodienne se terminer dans une telle médiocrité. Or la cuvée industrielle de Noël, quoi qu'on en pense, arbore les couleurs de l'année qui s'achève. Une année de grosses machines, à larmes, à terreur, à rires, à frissons, mais surtout à sous. De *Godzilla* et *Armageddon* à *Stepmon* et *Mighty Joe Young*, même combat, même drapeau.

A part quelques exceptions notables, dont le magnifique *Saving Private Ryan* de Steven Spielberg, l'étonnant *Truman Show* de Peter Weir, le romantique *Horse Whisperer* de Robert Redford, le satirique *Primary Colors* de Mike Nichols ou encore le nostalgique *Twilight* de Robert Benton, la cuvée hollywoodienne n'a rien à envier à celle, nettement plus surprenante, générée par l'industrie indépendante américaine. De *The Big Lebowski* à *Pleasantville* en passant par *High Art* et *The Last Days of Disco*, l'année qui s'achève a consolidé les effectifs de la petite industrie et permis la rencontre des films avec le public, qui a entendu l'appel des *sleepers* (nom donné aux films dont le succès repose sur le bouche à oreille) malgré des campagnes promotionnelles qui, comparées à celles mises en avant par Hollywood, paraissent timorées et inefficaces.

De tous les films émanant de l'industrie parallèle, deux titres dépassent d'une bonne tête tous les autres, grâce entre autres à leur rigueur narrative et aux figures anti-héroïques qui occupent l'avant-plan: il s'agit de *Happiness*, de Todd Solondz, et *The*

Spanish Prisoner, du dramaturge-cinéaste David Mamet. Comédie amère, lucide, franche et audacieuse, *Happiness* — tout comme *Short Cuts*, de Robert Altman (1992) — radiographie l'Amérique des années 90. Pour cette raison, ce second long métrage de Todd Solondz (après l'excellent *Welcome to the Dollhouse*, en 1996) est appelé à rester un point de repère dans le firmament du cinéma, tandis que celui de Mamet — par ailleurs co-auteur du scénario de *Wag the Dog*, une autre grande surprise venue de l'industrie du cinéma indépendant — apporte la preuve qu'un excellent polar ne se fait pas au prix de l'intelligence du public.

Fragile production européenne

Le cinéma britannique maintient ce mot d'ordre depuis plusieurs années. Et même si ses grands auteurs (notamment Mike Leigh et Ken Loach) se sont faits discrets cette année — à l'exception de Neil Jordan, qui a dérivé tout le monde avec *The Butcher Boy* —, les cinéastes Sashi Kipoor (*Elizabeth*), John Madden (*Shakespeare in Love*), Lavinia Currier (*Passion in the Desert*) et Kirk Jones (*Waking Ned Devine*) ont porté le flambeau avec beaucoup d'originalité.

Du côté du cinéma français, dont la représentation sur nos écrans reste fragile, cette année a non seulement confirmé la place des femmes cinéastes dans son propre paysage mais a par la même occasion permis de voir quelques intenses portraits postféministes. En témoignage les personnages campés par Catherine Deneuve dans *Place Vendôme* (de Nicole Garcia), par Sandrine Kiberlain



Happiness, second long métrage de Todd Solondz, est appelé à rester un point de repère dans le firmament du cinéma.

dans *À vendre* (de Laetitia Masson) et par Brigitte Roüan dans *Post coïtum, animal triste* (qu'elle signe également). D'autres grands rôles féminins sont nés du regard des hommes: celui de Benoît Jacquot, notamment, a réinventé Sandrine Kiberlain et Isabelle Huppert, respectivement dans

Le Septième Ciel et *L'École de la chair*. Et celui d'Érick Zonca, dans le remarquable *La Vie rêvée des anges*, a mis au monde deux comédiennes intenses et pleines d'avenir, soit Natacha Régner et Elodie Bouchez, toutes deux couronnées à Cannes et qu'on verra certainement s'affronter à la prochaine cérémonie des Césars, d'autant plus que le film de Zonca, si original et maîtrisé, reste l'une des plus belles surprises de l'année et l'un des plus grands succès du cinéma français sur son propre territoire.

Du reste, l'Hexagone s'est à nouveau retourné vers des genres qui ont fait son succès par le passé: le polar avec le très efficace *Le Cousin* d'Alain Corneau, le détesté *Assassin(s)* de Mathieu Kassovitz et le méconnu *Fred* de Pierre Jolivet; le film de capes et d'épées avec l'inégal mais amusant *Le Bossu* de Philippe de Broca; le boulevard avec l'exécrable *Diner de cons* de Francis Veber (qui connaît un énorme succès en sol québécois), le décapant *Sitcom* de François Ozon et, dans un registre plus rigoureux et référentiel, l'étonnant *On connaît la chanson* d'Alain Resnais, qui s'inscrit également dans la tradition du cinéma musical que le tandem formé de Jacques Martineau et Olivier Ducastel a fait renaître dans l'inégal *Jeanne* et le garçon formidable. Parmi les inclassables, notons le magnifique *Dis-moi que je rêve* de Claude Mouriéras ainsi que la pertinente renaissance de *La Maman et la Putain*, chef-d'œuvre de Jean Eustache qui a affronté *Armageddon* tout l'été et en est ressorti aussi fort qu'à sa naissance en 1973.

L'année 1998 aura été celle de Roberto Benigni. Couronné du Grand Prix à Cannes avec *La vie est belle*, véritable leçon de cinéma doublée d'une leçon d'humanisme, Benigni aura d'une part prouvé qu'il existe un auditoire capable d'assurer le succès international d'un film non anglo-saxon et d'autre part démontré que la comédie peut défier tous les tabous, même celui de l'Holocauste.

À toute vitesse

La résurgence des cinémas d'Asie a par ailleurs laissé quelques marques sur nos écrans, qui ont vu défiler (à toute vitesse, il faut bien le dire), les derniers opus du Hong-Kongais Wong Kar-wai (*Happy Together* et *Les Anges déchus*) et des Japonais Shohei Imamura (*L'Anguille*, palme d'or à Cannes, édition 1997) et Takeshi Kitano (*Feux d'artifice* et *Sonatine*). Par la

voix d'Abbas Kiarostami (*Le Goût de la cerise*, aussi palme à Cannes en 1997), Mohsen Makhmalbaf (*Le Silence*) et sa fille Samira (*La Pomme*), le cinéma iranien nous a rappelé qu'il est en pleine renaissance, tout comme le cinéma néerlandais, défendu cette année par deux productions de très haute qualité et diamétralement opposées, soit *Caractère* de Mike Van Diem et *Le Passager clandestin* de Ben Van Lieshout.

On attendait une année faste du côté du cinéma québécois. En dépit de la qualité discutable de plusieurs productions et de la tiédeur de l'ensemble, l'année 1998 pourrait constituer l'amorce de retrouvailles entre le public québécois et son cinéma. On se souviendra de l'année 1998 comme étant celle où hommes et femmes brillaient séparément, les premiers avec *Les Boys*, les secondes avec *C'è ton tour, Laura Cadioux*. Ces deux phénomènes de société feront un jour la joie des anthropologues; en attendant, ils sèment la confusion dans une industrie qui ne sait plus à quel saint se vouer. Les voix nouvelles des Manon Briand (*2 secondes*) et Denis Villeneuve (*Un 32 août sur Terre*) puis celles, réaffirmées, de Charles Binamé (*Le Cœur au poing*) et François Girard (*Le Violon rouge*) fournissent quelques éléments de réponse, quoique leurs succès fragiles, même additionnés, n'ont pas vraiment la force d'une impulsion. Du reste, le très attendu *L'Âge de Braise*, de Jacques Leduc, ainsi que *La Déroute*, de Paul Tana, n'ont pas réussi à émerger du lot — pas plus que *Nô*, bric-à-brac d'idées brillantes mais désaccordées signé Robert Lepage.

Enfin, comment ne pas commenter la désastreuse édition du Festival des films du monde et la renaissance automnale du Festival du nouveau cinéma? À croire que chacun de ces événements, dirigés respectivement par Serge Losique et Claude Chamberlain, s'éveille lorsque l'autre s'endort. L'année qui vient nous dira si cette hypothèse se vérifie, de même qu'elle nous apprendra la suite des démêlés du FFM, auquel l'ex-ministre de la Culture, Louise Beaudoin, exigeait, au lendemain de sa clôture, qu'il ouvre enfin ses livres. Chez Chamberlain, dont le Parallèle sera bientôt logé dans le château fort du cinéma d'auteur construit par le mécène Daniel Langlois, le futur organigramme pourrait par ailleurs réserver quelques surprises. À suivre...



JAMES BRIDGES

The Spanish Prisoner de David Mamet apporte la preuve qu'un excellent polar ne se fait pas au prix de l'intelligence du public.

EN NOMINATION POUR 10 PRIX GÉNIE
dont Meilleur film - Meilleure réalisation et Meilleure musique originale

«REMARQUABLE PARTITION EN CINQ TEMPS.»
- MARTIN BILODEAU, Le Devoir

«...UN TRAVAIL DE VRAI VIRTUOSE.»
- Luc Perreault, La Presse

★★★★★

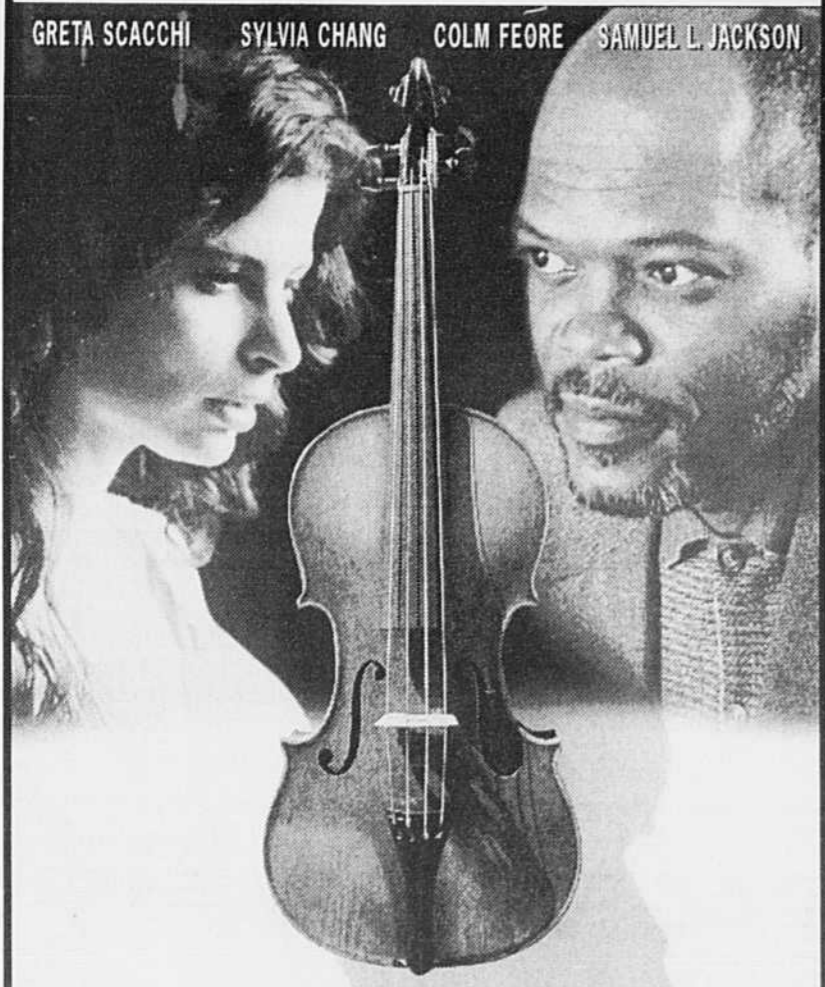
LE MEILLEUR FILM JAMAIS TOURNÉ PAR UN QUÉBÉCOIS... OU UN CANADIEN !

- RÉGIS TREMBLAY, Le Soleil

★★★★★

- JOHN GRIFFIN, The Gazette

«UN FILM ÉTONNANMENT RICHE... MAJESTUEUX ET ÉMOUVANT.»
- ÉRIC FOURLANTY, Voir



GRETA SCACCHI SYLVIA CHANG COLM FEORE SAMUEL L. JACKSON

LE VIOLON ROUGE
Un film de François Girard

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

À L'AFFICHE!

INFO FILM: 848-0300
13H30 - 16H00 - 18H45 - 21H15

CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galeries) CINÉPLEX ODÉON BROSSARD

CINÉMA PINE STE-ADELE

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
FAMOUS PLAYERS LOEWS

La Tempête de glace

Le Laboratoire Contact et le Marché Bonsecours présentent

La Tempête de glace
2 expositions avec plus de 50 photographes professionnels et 250 photographies.

Exposition PRINCIPALE
Marché Bonsecours, du 5 janvier au 7 février 1999
350, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal (métro Champ-de-Mars)
Tous les jours de 10h à 18h

Exposition ITINÉRANTE

- Bibliothèque T.A. Saint-Germain à Saint-Hyacinthe, du 6 au 12 janvier 1999
2720, rue Deslauriers (450) 773-1830
- Centre d'exposition Boréart à Granby, du 15 au 21 janvier 1999
135, rue Principale (450) 375-4661
- Complexe Desjardins à Montréal, du 24 au 30 janvier 1999
- Maison des arts et de la culture du Haut-Richelieu à Saint-Jean-sur-Richelieu, du 4 au 21 février
228, rue Richelieu (450) 357-1977

Conception et réalisation par Photo Expo Québec
Parrainage par la Galerie Mistral
Information: (514) 872-7730
ENTRÉE GRATUITE

COMMANDITAIRES
Le Devoir, Laboratoire Contact, The Gazette, Kodak, Georges Laoun, La Presse, La bière Belle Gueule



SERGIO STRIZZI

L'année 1998 aura été celle de Roberto Benigni, couronné du Grand Prix à Cannes avec La vie est belle.

LES ARTS

THÉÂTRE

Petit retour sur une année féconde

Les créations québécoises ont rendu la dernière année encore plus intéressante



Les Mots, de Jean-Pierre Ronfard, une production du Nouveau Théâtre expérimental.

SOLANGE LÉVESQUE

À l'heure des bilans de toutes sortes et plus particulièrement d'un retour sur l'année théâtrale 1998, je me demande à quoi servent ces bilans. Ils répondent sans doute à un besoin de faire de l'ordre au moment où l'on remplace les vieux calendriers par des neufs. Par ailleurs, ils jouent peut-être le même rôle que les journaux de voyage où se côtoient des paysages, des visages familiers, des parcelles d'univers qui nous ont interpellés. Une fois ou deux par année, on les ouvre pour mesurer notre évolution à l'aune des sensations et des climats.

Mais leur fonction la plus utile est probablement de nous rappeler combien le passage du temps attribue aux choses d'autres proportions, parfois plus justes, et combien la mémoire est une faculté aussi infidèle que ductile. Les éclairages baissent sur les dernières scènes de 1998. Prêtons-nous donc au jeu, même si on n'a pas tout vu. Il est vrai que le théâtre est un art particulièrement fugace. Un bilan peut constituer une tentative de relever la trace des étoiles qui brillent encore à nos yeux même lorsque le noir se fait. Par contraste apparaîtra en négatif la trace des météores promis qui ne nous ont pas illuminés.

Des audaces

À propos de luminosité, l'année 1998 du Nouveau Théâtre expérimental, amorcée sous la crise du verglas avec *Lumière, étude théâtrale*, s'achève au même endroit avec *Les Mots*, deux textes de Jean-Pierre Ronfard. Symptomatique? Oui, de l'extraordinaire vitalité manifestée par le NTE dirigé par Ronfard. À l'Espace libre, d'autres productions auront aussi laissé des traces. Je pense, entre autres, au Festival de courtes pièces dirigé par Diane Dubéau, expérience aussi pédagogique que stimulante où plusieurs auteurs ont relevé le défi de gagner l'attention du public avec des pièces de moins de dix minutes.

Le théâtre de Quat'Sous a pour sa part connu une saison remarquable. Mise en scène par Denise Guilbault, *L'Abdication* offrait une Christine de Suède audacieusement démaquillée (Elise Guilbault). *Trainspotting*, mis en scène par Wajdi Mouawad, attirait un public neuf et *L'Enfant-problème*, mis en scène par Pierre Bernard, amorçait en force un cycle de trois œuvres de Georges Walker, auteur torontois peu connu ici.

Un phénomène a marqué le milieu théâtral montréalais: l'apport d'artistes russes sur diverses scènes montréalaises. Avec *Et ainsi de suite...*, Igor Ovdas, qui est aussi un formidable comédien, nous faisait découvrir cinq courtes pièces de Tchekhov; Alexandre Marine adaptait et mettait en scène *Le Marchand de sable*, de Hoffmann; Grigori Ziskine montait *Le Songe de l'oncle*, adapté d'un roman de Dostoïevski. Imprégnés d'un savoir et d'une tradition émanant de diverses écoles russes, ces metteurs en scène impriment aux spectacles un rythme qui leur est propre et leurs techniques enrichissent le jeu des acteurs, ouvrant des voies nouvelles à la représentation des classiques.

Du côté du théâtre anglophone, une revitalisation prometteuse s'est enclenchée; les saisons élaborées par Gordon McCall au Centaur et Bryna Wasserman au Saïdey Bronfman témoignent d'une volonté de rajeunir le théâtre à l'affiche dans ces salles en ouvrant le répertoire et, au Saïdey, en proposant un système de traduction en sous-

titres pour les pièces en yiddish. Ces ouvertures contribueront certainement à élargir le public.

1998 fut une année faste pour la création. Plus de 20 % de toutes les pièces présentées à Montréal étaient des créations québécoises. Aux côtés de Michel Tremblay, Jean-Claude Germain, Larry Tremblay, Abla Fahroud, Michel Marc Bouchard et Alexis Martin, on a pu découvrir entre autres Daniel Danis, Michel Laprise, Lük Fleury, Carole Fréchette, Wajdi Mouawad, Micheline Parent, Michelle Allen, Olivier Choinière, Hélène Mercier. En plus de faire la mise en scène de ses deux œuvres, *Willy Protogoras enfermé dans les toilettes* (primée par l'Association québécoise des critiques de théâtre) et *Littoral*, Mouawad a aussi écrit l'adaptation scénique du *Don Quichotte* de Cervantes pour le TNM, un succès exceptionnel auprès du public, et mis en scène *Trainspotting* au Quat'Sous ainsi que *Cedipe roi* au Théâtre Denise Pelletier avec une égale inspiration. Pour commémorer le 50^e anniversaire de *Refus global*, Lorraine Pintal a donné une nouvelle vie à Claude Gauvreau en montant *Les oranges sont vertes*.

Moments d'incandescence

Parmi les quelque 180 pièces jouées durant 1998, quelques moments ressortent qui on a envie de rappeler, ou certains comédiens ont connu des moments d'incandescence: Elise Guilbault, reine Christine de *L'Abdication*, Jean-Louis Millette, roi vénal de *L'Oiseau vert*, Monique Miller et Jacques Godin dans *La Grande Magia*, Françoise Deschênes, domestique inoubliable dans *L'Abdication*, Nicola Canendish dans *For the Pleasure of Seeing her Again* au Centaur, Céline Bonnier et Micheline Bernard dans *L'Enfant problème*, la scène «fuckée» de Pascale Montpetit et l'envolée «linguistique» de Jean-Pierre Ronfard dans *Les Mots*. On se souviendra de l'incroyable travail corporel de toute la distribution du *Songe d'une nuit d'été* à La Veillée ainsi que de celui de Francine Alepin et Denise Boulanger dans *La Baronne* et la *Truie* de M. MacKenzie. *Le Marchand de sable* nous faisait découvrir Patrice Savard, Sonia Gadbois et Vitali Maradov; *Le Songe de l'oncle* (où Igor Ovdas composait un oncle délirant); Micheline Poitras, Maria Monakhova et Maria Lapina. Au chapitre des découvertes, il faut mentionner Francine Alepin comme metteuse en scène dans *La Baronne* et la *Truie*.

Pour finir, des expériences, des spectacles, des phénomènes et des événements méritent aussi d'être signalés pour leur originalité, leur caractère subversif ou risqué, leur pertinence: l'implication et le travail pédagogique, social et artistique fait par le Théâtre des Deux Mondes avec des jeunes et auprès des habitants du quartier Ville-Ray où le théâtre loge, les spectacles, en français comme en anglais, *It's easy to criticize*; *Tout bas...*, *si bas*, *Presbytère du Nord*, *La Femme comme champ de bataille*, *Quelques humains*, *Les Grecques*, *Je ne sais plus qui je suis*, *Raging Dreams*, *Masculin-féminin*, *La Légende du manuel sacré* et les deux spectacles de Nathalie Derome, *Le Temple des mots*, la popularité grandissante des lectures de textes dramatiques et des rencontres avec le public dans les théâtres, le retour de Paul Buissonneau à la mise en scène et les 20 Jours du théâtre à risque qui maintiennent héroïquement leurs activités en dépit d'une coupe des subventions, sont du nombre. Ouf...

SPECTACLES

L'année des variétés

Tout pour les mêmes, rien pour les autres

Toujours un peu plus désespérée, l'industrie du disque multiplie les parutions, mais les rares gros vendeurs sont de moins en moins locomotives et de plus en plus cavaliers solitaires.

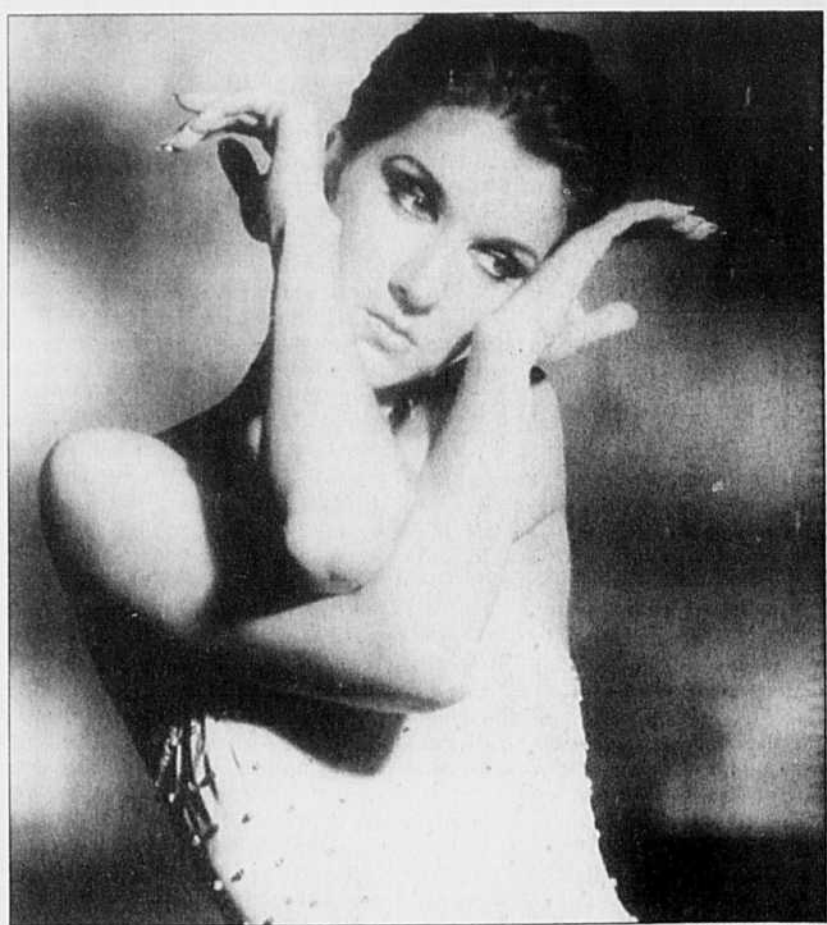
SYLVAIN CORMIER

Il n'y a qu'à relire la chronique «Industrie du disque» parue en ce cahier depuis l'automne pour le constater: l'écart se creuse. De fait, cela se passe exactement comme dans le reste de la société: le fossé s'élargit entre ceux qui récoltent la manne et ceux qui grappillent les miettes. Il y a le cénacle des sybarites, le club sélect des 100 000 exemplaires et plus, voire les millions et plus, notamment Céline Dion, qui flotte dans la stratosphère avec ses millions de petits morceaux de plastique colportés de par le monde, ratisant à la fois le public de la francophonie avec le second album de l'usine Goldman, intitulé *S'il suffisait d'aimer*, et la clientèle mondiale avec l'album saisonnier *These Are Special Times*. Loin au-dessous, mais tout aussi loin au-dessus de la compétition, l'opéra pop *Notre-Dame de Paris* a été plébiscité en France comme chez nous: l'œuvre de Plamondon-Cocciante avoisine localement les 400 000 unités. Suivent les derniers Kevin Parent (*Grand parleur petit faiseur*) et Bruno Pelletier (*Miserere*) au-dessus des 200 000, et le très honorable score des Colocs à plus de 100 000 fois, l'exigeant *Dehors novembre*. C'est tout.

Les autres, au mieux, dégagent de petits profits grâce à des auditoires fidèles (le *Mixed Grill* de Plume Latraverse, le *Boom Boom* de Richard Desjardins, le *Maudit bonheur* de Michel Rivard) ou se contentent de faire leurs frais. Ou baignent carrément dans le rouge, suffoquant sous le seuil de pauvreté des 5000 exemplaires, désespérément ignorés dans les présentoirs des disquaires, quand ils ne sont pas carrément enlevés pour faire place aux méga-vendeurs mentionnés. Pensez que 400 titres de toutes provenances provoquent en novembre un réel embouteillage chez les détaillants: tout titre ne bougeant pas assez vite était prestement relégué aux oubliettes. C'est dire l'espace de plus en plus congru que se disputent les trop nombreuses parutions québécoises.

Le rock est mort, vive le rock!

On n'a cessé en 1998 de lire les



Tout en haut de la pyramide des succès, Céline Dion et ses millions de petits morceaux de plastique colportés de par le monde.

avis de décès du rock, comme si le passage à la cinquantaine des baby-boomers et l'infiltration prétendument inexorable de la techno et du hip hop ne pouvaient signifier qu'une prochaine vente de succession des vétérans, leurs p'tites tonnes et leurs coffrets commémoratifs. Curieusement, jeunes et vieux ont renoué au même moment avec une musique d'avant le rock'n'roll, une musique bondissante et vitale qui avait donné au rock son air d'aller: le swing. Le jump et le jive des Louis Prima et autres Cab Calloway ont en effet trouvé un joli tas de répondeurs modernes, aux noms ronflants: Big Bad Voodoo Daddy, Cherry Poppin' Daddies, Blue Plate Special, Johnny Favorite Swing Band, autant de groupes qui se sont mêlés tout naturellement aux groupes punk et ska en vogue chez les ados, notamment lors de la tournée estivale Vans Warped. Même chez nous, plus discrètement, le Susie Arioli Swing Band s'est faufilé jusque dans les pages culturelles, avantageusement remarqué

au Festival de jazz en première partie de Ray Charles. Dernier hurrah du vingtième siècle ou signe avant-coureur de bon temps à venir, le verdict n'est pas encore tombé.

La vieille garde ne se rend ni ne meurt

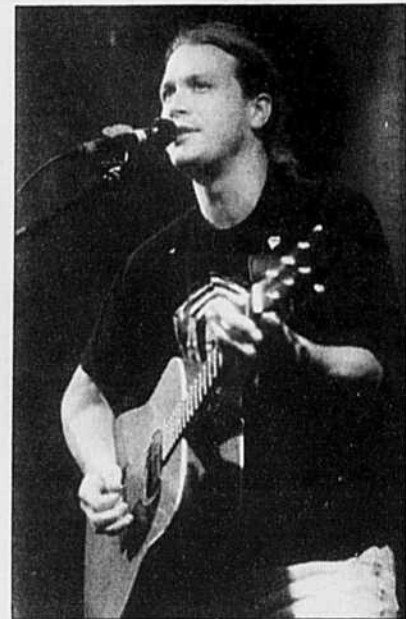
Alors que les champions québécois des nouvelles tendances, Dubmatique et BV3 en tête, continuent de percer peu à peu les défenses de l'industrie, on a observé la progression parallèle du marché de la réédition et la résurgence des artistes d'hier, surtout les héros de l'ère des chansonniers. Pierre Calvé, Marc Gélinas et Michel Conte sont tous ressortis de l'ombre, offrant des spectacles fort appréciés au studio-théâtre de la PdA, alors que les Pierre Létourneau, Sylvain Lelièvre et Claude Gauthier (ces deux derniers encadrés par la maison GSI) livraient des albums de remarquable qualité. Entre les compilations et rééditions consacrées à Gilles

VOIR PAGE B 6: VARIÉTÉS



ARCHIVES LE DEVOIR

La bande de l'opéra pop *Notre-Dame de Paris*. Le disque de Plamondon-Cocciante s'est vendu à environ 400 000 exemplaires. Kevin Parent et son *Grand parleur, petit faiseur* ont eux aussi bien fait avec des ventes de plus de 200 000 copies.



CINÉMA ST-LÉONARD
9480 LACORDAIRE 324-9227

AU-DELÀ DE NOS RÊVES (G)
LE SIÈGE (13)
HEURE LIMITE (13)
FOURMIZ (G)
AMOUR ET MAGIE (G)

Ouvert les lundis

18\$

VIADUC

TOUR TELEPHONIQUE

Relâche 31 décembre

Grandes-Prairies

LE FILM QUI A CONQUIS LE COEUR DU PUBLIC ET DE LA CRITIQUE!

«★★★★★!»
LE SOLEIL, JOURNAL DE QUÉBEC, THE GAZETTE, HOUR

«UNE FABLE HUMANISTE PARFAITEMENT BOULEVERSAUTE... EXTRAORDINAIREMMENT TOUCHANTE! IRRESISTIBLE... À VOIR!»
Marc-André Lussier, LA PRESSE

GAGNANT
GRAND PRIX DU JURY - CANNES 1998
PRIX DU PUBLIC - FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL 1998
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO, DE VANCOUVER ET DE QUÉBEC 1998
GRAND PRIX HYDRO QUÉBEC - ROUYIN NORANDA

LA VIE EST BELLE
(LA VITA È BELLA)
UN NOUVEAU FILM DE ROBERTO BENIGNI

À L'AFFICHE EN VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Piscine)	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerias)	CINÉPLEX ODÉON ST-EUSTACHE
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODÉON GATINEAU	CINÉPLEX ODÉON ST-HYACINTHE	CINÉPLEX ODÉON ST-JÉRÔME
FLOR DE LYON TROIS-RIVIÈRES	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	LE CARREFOUR JOLIETTE	CINÉPLEX ODÉON STE-ADELE	CINÉPLEX ODÉON DRUMMONDVILLE

version originale avec sous-titres anglais

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS

CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG

CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mtl)

CINÉPLEX ODÉON POINTE-CLAIRE

LE DEVOIR

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS

CONSULTEZ LA PAGE HORNAIRE CINÉMA DU JOURNAL

ALLIANCE VIVAFILM

www.alliance.ca

Après MARIUS ET JEANNETTE

LE NOUVEAU FILM DE ROBERT GUÉDIGUIAN

À la place du Cœur

Avec Ariane Ascaride Jean-Pierre Darroussin Christine Brücher Gérard Meylan Alexandre Ogou Laïre Raoust Véronique Balme Pierre Banderet Patrick Bonnel Djamal Bouanane Jacques Boudet Jacques Picilier

LE DEVOIR

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS

CONSULTEZ LA PAGE HORNAIRE CINÉMA DU JOURNAL

ALLIANCE VIVAFILM

CATHERINE DENEUVE

PRIX DE LA MEILLEURE ACTRICE AU FESTIVAL DE VENISE 1998

«UNE PASSIONNANTE INTRIGUE... UNE ÉCRITURE DENSE ET RAFFINÉE. DENEUVE EST MERVEILLEUSE DE MÊME QU'EMMANUELLE SEIGNER, EN ÉMOUVANTE RÉPLIQUE DU PASSÉ.»
MARTIN BILODEAU, LE DEVOIR

ALAIN SARDE présente

CATHERINE DENEUVE
JEAN-PIERRE BACRI
EMMANUELLE SEIGNER
et JACQUES DUTRONC

PLACE VENDÔME

Un film de NICOLE GARCIA

SCÉNARIO DE JACQUES FIESCHI ET NICOLE GARCIA
Avec BERNARD BÉLISSE, FRANÇOISE BERLAND, HUBERT CIVILINI
Montage original de Richard Robbins. Image: Laurent Dufour A.C. - Diver, Jean-Henri, Son-Écran, Fernand et Dominique - Hémisphère
Musique: Les Barmes et Françoise Barmes A.C. - Production: Équipe Cinéma - Les Barmes
UNE CO-PRODUCTION DES FILMS ALAN SARDÉ - LES FILMS PRODUCTIONS, LES FILMS DE L'ÉPIQUE - ALLIANCE VIVAFILM - ANI-SO COMPANY
Le film est soutenu par l'U.S.M. 35 avec la participation de CANAL 5
CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHE et du STUDIO DE MONTREAL

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN	CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS	CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerias)	CINÉPLEX ODÉON STE-ADELE
------------------------	------------------------------------	-------------------------	---------------------------------	--------------------------

LES ARTS

CONCERTS CLASSIQUES

VARIÉTÉS

L'échec de I, le succès de Ô

SUITE DE LA PAGE B 5

Vigneault, Clairette, Ti-Jean Carignan, La Bonne Chanson, J.-F. LaMothe et autres Bertrand Gosselin, l'essentiel fonds d'archives de la Butte-à-Mathieu était enfin révélé au public: les spectacles de Félix, Pauline Julien et Claude Gauthier parus en 1998 en annoncent une douzaine d'autres l'an prochain.

Bonheurs et avatars de la comédie musicale

Succès populaire des versions anglaise et française de *Grease*, déconfiture totale de *I*, honnête succès de *Raconte-moi Gelsomina*, tabac anticipé de *Notre-Dame de Paris*, il y aura eu en 1998 autant de ramdam que de rififi dans la cour des comédies musicales. Que *Grease* attire les foules allait presque de soi, le film de 1978 ayant marqué toute une génération. Le retentissant bide de *I*, la comédie musicale «surréaliste» de Marc Drouin et François Dompierre, était moins prévisible: le gros budget, la litanie des subventions, le soutien de Luc Plamondon n'ont pas évité l'inévitable à cette production insignifiante, à savoir un déficit de 300 000 dollars. Moins ambitieux, le *Raconte-moi Gelsomina* du trio Claude Dubois-Louise Marleau-Robert Charlebois n'était pas sans défauts mais respirait le plaisir de la

création et le bon goût du risque assumé: Fellini n'aurait pas trop grincé. *Notre-Dame de Paris*, fort d'un triomphe parisien qui a eu plus que son quota d'échos ici, est d'ores et déjà l'événement scénique de 1999, attendu en mars comme s'il s'agissait de la résurrection de Victor Hugo lui-même.

D'autres belles performances de Québécois à l'étranger ne sont pas passées inaperçues: notons la première lasvegassienne ultramédiatisée de *O*, nouvel éblouissement du Cirque du Soleil (devrait-on dire éblouissement?), le match de vocalises entre la Belgeo-Canadienne-Franco-Québécoise Lara Fabian et le roi du coquelicot-rock Johnny Hallyday au Stade de France, le disque d'or obtenu par Lhasa de Sela au simple bouche à oreille dans les milieux alternatifs de l'Hexagone, ainsi que les accolades de la critique planétaire pour les disques de la famille McGarrigle (le premier du fiston Rufus Wainwright pour le compte de la prestigieuse compagnie de disques Dreamworks, et l'énième de Kate et Anna, *The McGarrigle Hour*, véritable célébration de la tribu de Saint-Sauveur-des-Monts). N'oublions pas James Di Salvio et le collectif Bran Van 3000, en progression lente mais constante aux U. S. of A. En cette année de taux de change prohibitif, les exportations n'ont jamais été meilleures.

Spectacles: l'Ouest revit grâce au Corona

Mais l'événement de l'année dans le domaine du spectacle, outre la publication des recommandations du rapport Lampron, fut la réouverture du théâtre Corona, joyau de la vie sociale du Saint-Henri des années 20 à 60, remis en état de fonctionnement dans le plus grand respect du lieu et des «blessures» du passé. Une programmation ambitieuse, surtout composée de créations originales (un hommage «virtuel» à Félix Leclerc, des contes et légendes présentés par Gilles Vigneault, une comédie musicale pour enfants à partir du *Bébé dragon* de Daniel Lavoie, etc.), a relancé l'aventure de noble façon. Reste encore à attirer dans l'ouest la clientèle du centre-ville et à convaincre les gens des alentours du théâtre qu'on a aussi pensé à eux. Les assistances décevantes aux spectacles des Colocs et de Bori le disent: on est loin des habitudes de fréquentation. Sauvé du pic des démolisseurs, le Corona n'a encore d'avenir que potentiel. Le cap du millénaire sera crucial.



Richard Desjardins ARCHIVES LE DEVOIR

Une année riche et diversifiée
Les difficultés financières de l'Orchestre symphonique de Montréal ont principalement marqué la scène montréalaise

FRANÇOIS TOUSIGNANT

La scène montréalaise a été principalement marquée par les difficultés de l'OSM. Grosso modo, depuis mai planait une menace d'annulation de concerts — réalisée deux fois lors des prestations à la basilique Notre-Dame — et de grève, qui a bien eu lieu de la mi-septembre à la mi-octobre. L'orchestre est toujours en difficulté financière, les gouvernements s'attachant à se faire du capital politique sur son dos, et les appels à l'aide ne portent pas encore les fruits escomptés.

Il faut dire que le prochain départ de la directrice générale Michelle Courchesne ne doit pas aider à donner une direction à la nouvelle campagne de souscription tant auprès du public (qui a déjà récolté 50 000 maigres dollars) que des entreprises dont on sollicite des participations plus substantielles.

Néanmoins, malgré cette tourmente, trois événements méritent d'être retenus. Tout d'abord, la foudroyante *Vie* de Mahler, donnée ce printemps par Zdenek Macal; ensuite, la création du concerto pour violon d'André Prévost par Chantal Juillet — des moments d'une magie poétique incomparable —, et finalement, les deux participations de Martha Argerich (premiers concertos de Chopin et de Liszt), de la visite toujours électrisante.

Le chef de l'OSM, Charles Dutoit, reçoit les plus beaux lauriers pour son interprétation des *Noctes* de Stravinski dans le cadre des Grands Concerts du Centre Pierre-Péladeau, un concert produit par la chaîne culturelle de Radio-Canada et qui s'est fait attribuer un prix Opus.

Toujours dans l'orbite de l'OSM, soulignons deux autres réussites imposantes. Le récital du baryton russe Dmitri Hvorostovsky à Lanaudière, de même que le concert en multimédia avec un film de la NASA sur les *Planètes* de Gustav Holst, organisé par le FIL et présenté au magnifique amphithéâtre de Joliette.

C'est aussi le multimédia qui retient l'attention à l'OSM. D'abord, la présentation de *Mathis, der Mahler* de Hindemith sur des diapositives de re-

table d'Issenheim organisées par Michel Baylaucq, et l'opéra de Humperdink, *Hänsel et Gretel*, coproduit avec le Théâtre Sans Fil. À ne pas oublier aussi, l'événement symphonique pour l'OM, la présentation du concerto pour piano de John Corigliano avec le pianiste Alain Lefebvre. Encore une fois, Rescigno remporte ses paris haut la main.

En participation d'été au Festival international de Lanaudière, le récital de la contralto colorature polonaise Ewa Podlès, accompagnée du tandem Rescigno-OM, s'impose comme un temps très fort de la saison estivale. Comme les récitals des flûtistes Emmanuel Pahud et André Marion — ce dernier malheureusement décédé subitement à Seoul cet été — au Domaine Forget de Saint-Irène.

Moisson intéressante

Du côté de la musique contemporaine, la moisson est aussi bonne. Au côté d'un Forum 1998 qui a foiré faute de fermeté du jury — six candidats, six prix ex aequo —, un hommage à Elliott Carter annonce un disque important. Quant à la SMCQ, dont le niveau ne cesse de s'élever, il faut absolument retenir le *In Auditorium* d'André Hamel, une création qui montre la nécessité de pousser l'exploration toujours plus loin et de poursuivre cette saine rencontre entre les musiciens de l'OSM et de la SMCQ.

Dans les circuits parallèles, Nouvelles Cordes a suscité bien des surprises, la meilleure étant la découverte de «de la Matière Première» de Jean-François Laporte par le quatuor Euterpe. Tout comme les éditions de Rien à voir... qui ont encore fait la fête à une acousmatique qui tire de mieux en mieux son épingle du jeu. Et il ne faut pas taire la splendide soirée passée avec Jean Derome et Joane Héту dans *Nous perçons les oreilles*, alors que le public a eu droit à une fantastique improvisation sur des phonèmes qui ne pourra plus se réentendre.

L'opéra fut plus tranquille. La mise en scène de Serge Denoncourt des *Noctes de Figaro* comme la force de Lyne Fortin dans la *Traviata* ont séduit, mais pas tant que

Hopléra, le quatuor s'éclate, une soirée irrésistible dont on espère le retour

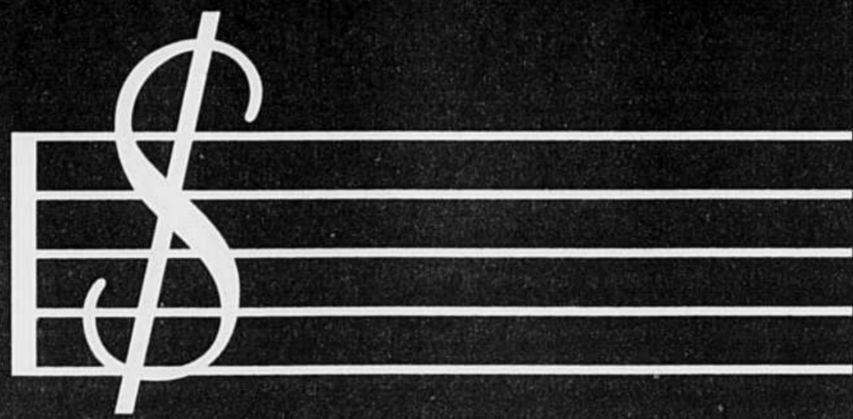


Martha Argerich (en haut) est venue deux fois nous rendre visite à l'occasion de l'interprétation des premiers concertos de Chopin et de Liszt. Quant à Chantal Juillet (en bas), elle nous a offert des moments magiques avec la création du concerto pour violon d'André Prévost. ARCHIVES LE DEVOIR

la belle distribution du *Don Carlo*, malgré une mise en scène pitoyable. Dans le genre théâtre, cette année, la palme va à l'humour avec le spectacle *Hopléra, le quatuor s'éclate*, une soirée irrésistible dont on espère le retour.

Les orchestres de Québec et du Centre national des arts à Ottawa ont un nouveau chef. Rien à attendre depuis Québec, Yoav Talmi est trop absent cette année pour construire quoi que ce soit, mais on attend beaucoup de Pinchas Zuckerman à Ottawa, où un conflit de travail s'est réglé en *extremis* à l'aune de l'OSM; tout comme à Vancouver, où les musiciens reluquent ce genre d'entente salariale.

Toujours à Ottawa, on a relancé le festival d'été. La présentation de l'opéra de Rodney Sharman-Atom Egoyan, *Elsewhereless*, fut un fiasco, celle du *Mikado* de Gilbert et Sullivan, un feu d'artifice. Le meilleur, la cuvée de l'Orchestre national des jeunes du Canada, dirigé par Kazuyoshi Akiyama, prometteuse d'avenir et qui a fait découvrir avec un ardeur exceptionnelle les *Strategies Against Architecture, Book III* d'Omar Daniel en véritable apôtre de feu d'une musique incontournable.



1 877 OSM-AIDE



L'OSM ne peut jouer sans vous...

LA CHORALE DE L'ACCUEIL BONNEAU



LES PLUS GRANDES CHANSONS

Vous les avez aidés à rebâtir leur toit, aidez-les à reconstruire leur vie... En commandant dès à présent cet album reprenant toutes les plus belles chansons de la Chorale de l'accueil Bonneau.

BON DE COMMANDE

OUI, je désire commander _____ exemplaire(s) du disque et/ou de la cassette de la Chorale de l'Accueil Bonneau, au prix exceptionnel de 16\$ (taxes incluses) pour le disque et 11\$ (taxes incluses) pour la cassette.

Nom et prénom _____
Rue _____ Appt _____ Ville _____
Province _____ Code postal _____

Je désire recevoir mon/mes album(s) à mon domicile et accepte de régler les frais d'envoi.

Disque(s) X 16\$ = _____	Frais de port	1 ex. : 1,95 \$	Veuillez libeller votre chèque ou mandat postal à l'ordre de Coppella Oliv Musique et le porter à : COPPELLA OLIV MUSIQUE 4216, RUE SAINT-HUBERT MONTRÉAL QC H3J 2W7 courriel : oliv@proxy.ma.net
Cassette(s) X 11\$ = _____	2 ex. : 2,55 \$		
+ Frais de port _____	3 ex. : 2,55 \$		
Montant total _____	4 ex. : 2,55 \$		
	5 ex. : 4,00 \$		

Pour plus d'exemplaires, nous consulter.

Cahier SPÉCIAL Publié le samedi 23 janvier 1999

À l'affiche...

Rentrée Culturelle

Tombée publicitaire le vendredi 15 janvier 1999

LE DEVOIR

LE ARTS

INDUSTRIE DU DISQUE

Cent ans de label jaune

Avec le siècle qui s'achève, on commence à célébrer des anniversaires. Le monde du disque en a profité cette année pour rendre hommage au cent ans de la Deutsche Grammophon Gesellschaft (DGG) lançant une série de pas moins d'une soixantaine de disques, aussi disponibles en coffrets, qui offrent au public discophile et mélomane un bon éventail des bons coups de cette firme, et de son évolution.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

À l'occasion de son centenaire, malgré une morosité qui perdure dans l'édition discographique, la Deutsche Grammophon Gesellschaft (DGG) lançait une série de pas moins d'une soixantaine de disques, aussi disponibles en coffrets, qui offrent au public discophile et mélomane un bon éventail des bons coups de cette firme, et de son évolution.

Cela est intéressant à plus d'un titre. De Caruso et Nelly Melba à Anne Sofie von Otter et Dietrich Fischer-Dieskau, de Richard Strauss à Christian Thielemann, de Wilhelm Backhaus à Ivo Pogorelich, et je m'exuse de ne pas faire la liste de tous les instruments, encore moins des instrumentistes, on entend une sorte d'encyclopédie ou d'anthologie de toute la vie des archives sonores. Aimablement accessible, bien que ne s'adressant pas forcément à toutes les bourses, cela a plusieurs avantages.

Du rouleau de cire au CD

Le premier est de pouvoir se faire une idée juste de l'histoire de l'évolution des techniques d'enregistrement depuis les premiers cylindres réalisés sur la cire jusqu'au disque audio-vidéo enregistré en 4D d'aujourd'hui. L'arrivée du microfilm, du disque à deux faces, du microphone électrique, de la bande magnétique, de la haute fidélité, de la stéréophonie et de la numérisation, voire du cédérom, laisse bien des traces et on peut suivre «par oreille» l'évolution phénoménale de la technique.

Un autre, plus spécifiquement musical celui-là, est de suivre l'évolution des styles d'interprétations à travers le siècle qui s'achève. En dehors des personnalités propres de chaque artiste ici recensé, on entend un panorama des changements d'orientation des écoles de pensée. Cela se combine aussi à une redoutable constata-tion, à savoir que le niveau technique des interprètes d'aujourd'hui — et j'insiste sur le mot «technique» — est généralement nettement supérieur à celui de bien des légendes du passé.

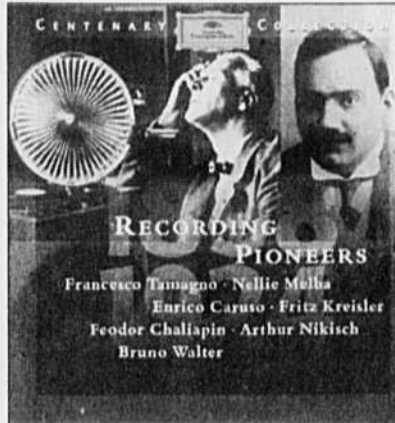
Autre constatation, qui montre l'évolution des idéologies: il y a encore une trentaine d'années, on faisait des disques comme on léguait une somme artistique. Aujourd'hui, on les produit trop souvent comme des instantanés de concert, qui seront dépassés rapidement par de nouveaux clichés.

Tout au long des livrets qui accompagnent chacun des disques, les moments forts de la firme comme ceux de la vie des artistes sont cités. Ainsi apprend-on comment on a pu décider Nelly Melba à enregistrer, comment on a reculé un temps devant les cachets faramineux exigés par Chaliapine — largement compensés par les encore plus faramineux bénéfices des ventes —, etc.

Les techniciens prennent aussi la parole, comme lorsqu'on rappelle le premier enregistrement de Sviatoslav Richter, alors qu'on savait qu'on créait l'événement et qu'on le révélait à l'Occident. L'histoire de cette compagnie allemande, cette publication ne le dit guère, n'est pas qu'allemande.

En effet, bien qu'Emile Berliner ait fondé en novembre 1898 sa compagnie à Hanovre avec son frère Josef, il avait déjà de l'expérience en ce domaine. Le premier brevet pour les moyens d'enregistrement et de reproduction a été déposé au Canada.

C'est à Montréal que le même Emile Berliner a lancé, en 1897, sa première compagnie de disques.



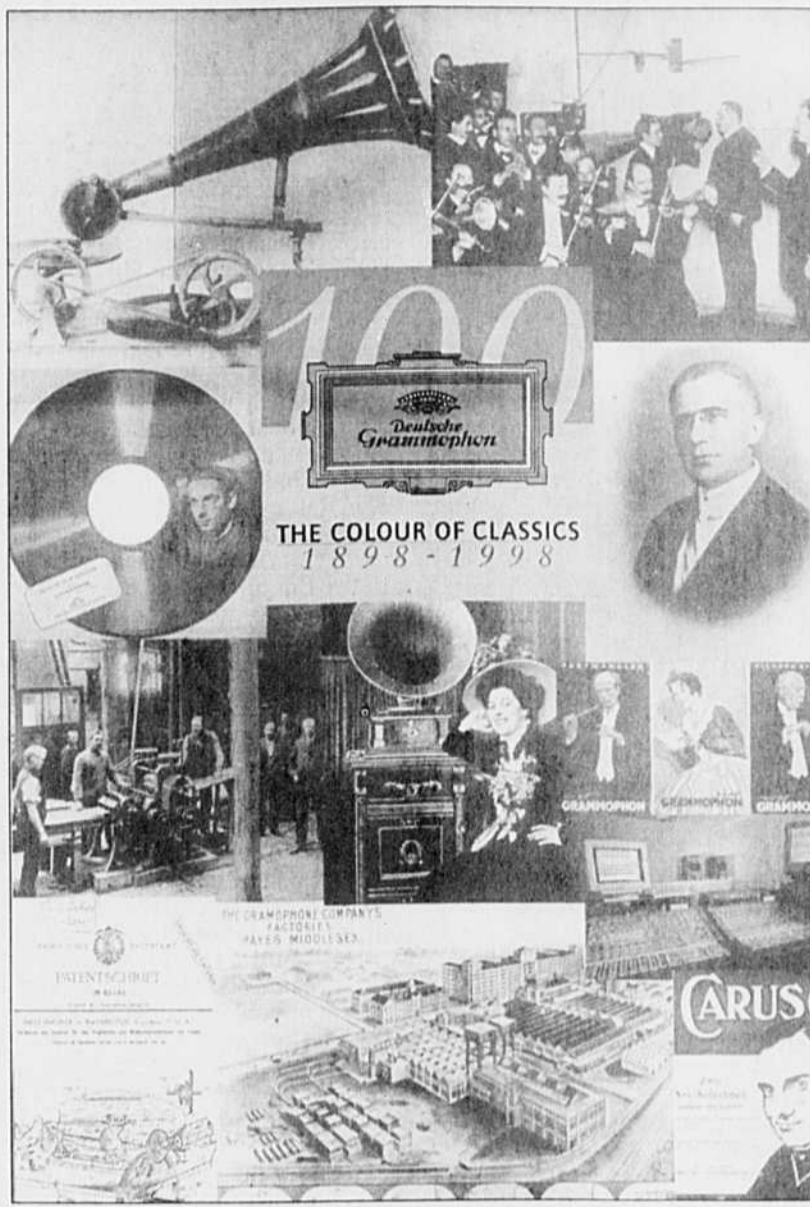
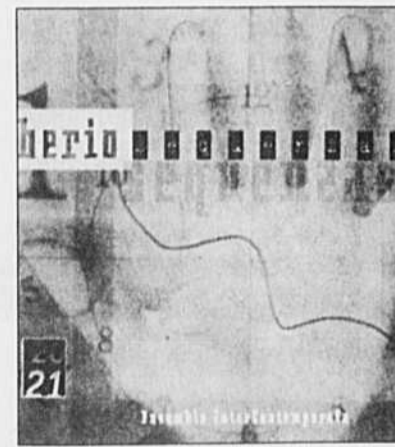
L'histoire européenne de la compagnie connaît des temps difficiles avec les deux guerres. Notamment le jour où les Anglais interdisent la circulation des archives entre Londres, devenue alors le second centre d'activité de la Gramophon, et le sol germanique, privant la DGG de tout un répertoire à éditer.

Il y aura aussi, au temps des années folles, le léger flirt de la DGG avec le répertoire populaire. Une partie des dirigeants voulaient se lancer dans la commercialisation rentable de ce genre de musique; les autres considéraient que la compagnie devait exclusivement se consacrer au répertoire classique. Cette politique tient encore: vous ne verrez jamais les Stones ou Céline apparaître sous l'étiquette jaune.

La vie de la DGG se confond aussi avec les formidables percées de la technologie de reproduction sonore, des méthodes de gravure de disques — et de brulage, doit-on dire pour les disques audionumériques — et de la diffusion de la musique au XX^e siècle. Aussi tôt qu'en 1923, La DGG va s'allier à la radio naissante, malgré quelques réticences, pour produire de nombreux et fructueux échanges. Elle va aussi imposer l'enregistrement électrique, faire figure de pionnière dans l'élaboration de matériel d'enregistrement (conception de microphones, de consoles, de tables de montage et de mixage) et se démarquer, avec les années soixante, comme étant la plus grande compagnie de disques au monde.

Longtemps, en effet, acheter le label jaune — de même que le label argent, Archiv, volet de la DGG consacré à la musique ancienne — sera une garantie de qualité. Au plan de l'enregistrement, bien sûr, mais aussi en ce qui concerne la présentation, la documentation, les matières utilisées pour produire des disques plus durables. Que de chemin parcouru entre le rouleau de cire et le vidéo-disque de concert!

La DGG, c'est aussi la recherche incessante et courageuse d'interprètes. Si, au départ, on a courtisé plus assidûment les maîtres reconnus, de plus en plus les contrats d'exclusivité se sont signés avec de jeunes interprètes. Parmi les beaux



exemples, signalons le jeune baryton Dietrich Fischer-Dieskau, qui s'associe à la DGG en 1949 (on sait la postérité de cette association), ou, plus près de nous, un violoniste tel Gil Shaham ou un chef comme Marc Minkowski avec ses Musiciens du Louvre. Et n'oublions pas des piliers du catalogue: Wilhelm Kempf, Herbert von Karajan, Pierre Fournier, Fritz Wunderlich, le quatuor Amadeus... On passerait une page entière à énumérer tous les grands dont la DGG peut s'enorgueillir d'avoir obtenu la collaboration.

Du passé vers l'avenir

La DGG est aussi une des premières — sinon la première — grandes compagnies de disques à avoir systématiquement encouragé la diffusion de la musique d'avant-garde (germanique surtout, peut-on lui en tenir rigueur?). On pense à des noms comme Stockhausen, Kagel, Schœnberg (depuis sa mort seulement), Boulez (comme chef surtout), Nono... La liste pourrait être longue des risques pas toujours rentables, mais encore plus nécessaires et prestigieux, qu'a pris la DGG.

Pour bien souligner son engagement envers la musique qui se fait aujourd'hui, elle vient même d'annoncer la création d'une nouvelle collection: DGG 20/21 (pour XX^e et XXI^e siècles). Cette nouvelle ventilation du catalogue se consacre uniquement à la musique d'aujourd'hui et au répertoire de demain. C'est plein d'une légitime fierté que le président de la DGG, Karsten Witt, annonce que «tous ceux qui veulent entrer dans la musique de notre temps trouveront des orientations précieuses grâce [à notre] catalogue. [...] Symbole au passé, au présent et au futur du rôle clé de Deutsche Grammophon, 20/21 entend proposer des interprétations exemplaires des grandes œuvres avec des artistes de premier plan». Peut-on rêver de plus beau programme dans un marché miné par la grisaille, les réductions économiques et les dépeuplements souvent froids inutiles?

Mieux encore, la DGG a toujours des rêves. C'est ce qui a toujours fait

sa force, malgré les tourmentes dans lesquelles elle doit naviguer. Encore une fois, c'est Karsten Witt qui met la barre haute, voulant que la DGG «ouvre l'horizon d'un nouveau siècle, riche de moments passionnants pour l'auditeur». Fidèle à l'esprit d'initiative et de démocratisation de son fondateur, la DGG ne baisse donc jamais les bras ni ne s'assoit sur ses lauriers. Plusieurs d'entre nous se rappellent leur premier achat d'un disque à étiquette jaune. Il semble que nous ne puissions pas encore savoir quand nous nous procurerons le dernier. Tant mieux.

VITRINE DU DISQUE

HERENCIA AFRICANA

Yuri Buenaventura
Cœur de lion/Musicor

C'est essentiellement le même disque que celui paru ici début 1998, avec quatre titres en plus et une pochette différente. C'est toujours la sympathique histoire de ce natif de Buenaventura, port colombien sur le Pacifique. Le salsero jouait dans le métro de Paris pour financer ses études en sciences économiques, études qu'il abandonne ensuite pour enregistrer à Bogotà avec des musiciens du cru. Sa reprise de *Ne me quitte pas* (ou *Brel version latino*), pièce maîtresse du disque, l'a lancé, avec raison, sur les charts du monde entier; c'est pour elle qu'il faut mentionner la réédition de *Herencia Africana*, de Yuri Buenaventura. Parce que *Ne me quitte pas* devient, sous les rythmes du Colombien, l'anti-déprime idéal contre le froid et la neige, le soleil du Sud nécessaire pour passer l'hiver. Buenaventura comprend vite: la nouvelle édition comprend une reprise semblable de Fugain avec *Une belle histoire*, habillée aux couleurs de salsa bien cuivrée.

Vincent Desautels



facile! La musique de ces films vaut le détour: on y découvre, mieux que chez les grands, la quintessence d'une époque. Du vrai concentré, sans grande originalité, mais tellement typique: des arrangements grandiloquents, des nappes de synthés antédiluviens, des thèmes musclés taillés pour les exploits policiers. On reconnaît des balbutiements de prog, l'influence des Beatles et celle, flagrante, de groupes comme Styx. Un document inutile pour plusieurs, essentiel pour moi. Encore!

V. D.

YOU'VE COME A LONG WAY, BABY

Fatboy Slim
Astralwerks/Virgin

Les succès qu'obtiennent les gens comme Fatboy Slim confirment un état de fait rassurant ou inquiétant, selon le rapport qu'on entretient avec la musique: plus besoin de maîtriser un instrument, de se râper les doigts sur des cordes de guitare pour composer une pièce à succès. Les platines, les échantillonneurs et tout le tintouin technologique permettent aujourd'hui de composer ses propres musiques à partir de tout ce qui s'est déjà endisqué ici bas. S'agit de piller judicieusement et de monter avec imagination. Ce que fait Norman Cook sous le nom Fatboy Slim: il fouille dans son coffre à jouets, sort ses extraits de prédilection, les mélange, les arrange en boucles sur des rythmes d'appoint. Le résultat montre que Fatboy Slim a le don du montage, doublé d'un sens dramatique évident. *You've Come A Long Way, Baby* est une collection d'essais brillants, d'exercices réussis, tant dans le big-beat que dans le dance exaspérant (*Love Island*), de la part d'un technicien doué et imaginatif.

V. D.

BERETTA 70

Artistes variés
Crippled/Fusion III

Dans la lignée des compils repiquant les trames sonores de films de fesses européens (*Beat at Cinécitta*, *Vampiros Lesbos*, etc.), voici *Beretta 70*, collection de titres tirés de polars italiens d'il y a vingt ans. Quel intérêt? Ahhh, vous vous adressez à un converti: bienvenue, reliques du passé, témoins pétaradants d'une industrie populaire qui concurrençait sagement Hollywood dans le produit

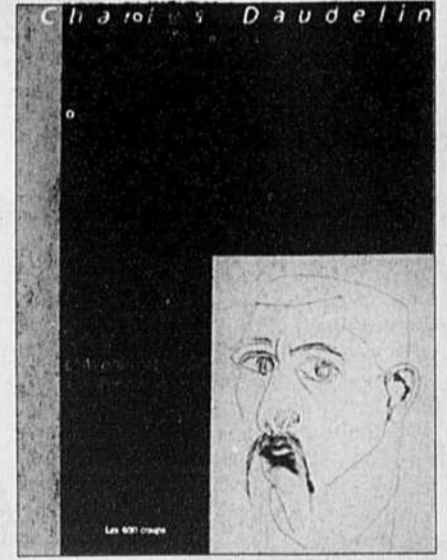


Les cadeaux un art un plaisir

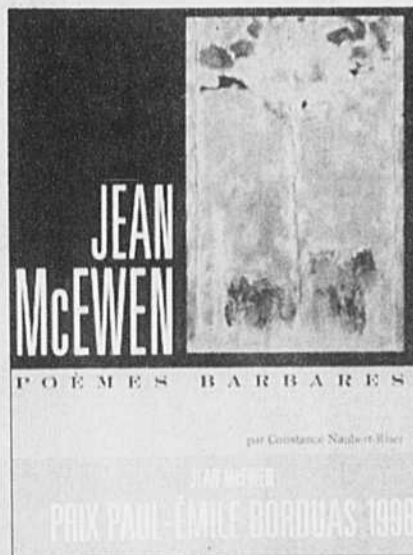
Les 400 coups vous proposent des livres d'art tout en images qui vous permettront de prolonger des rencontres faites lors d'expositions récentes ou de découvrir et d'apprécier le travail d'artistes reconnus.



PAUL-ÉMILE BORDUAS
Textes de José Bélie et
Marcel Saint-Pierre
112 pages couleur, 39,95 \$
Couverture souple avec rebats, 21,5 x 27,5 cm
En collaboration avec le
Musée d'art contemporain



CHARLES DAUDELIN
L'AVENIR RETROUVÉ
Textes de Christiane Duchesne,
Jacques-Bernard Roumanès et
Simon Blais
112 pages couleur, 30,00 \$
Couverture souple avec rebats, 21,5 x 27,5 cm



JEAN MCEWEN - POÈMES BARBARES
Constance Naubert-Riser
152 pages couleur, 49,95 \$
Couverture souple avec rebats, 21,5 x 27,5 cm



VERTIGE VESTIGE
Serge Clément
Texte de Mona Hakim
128 pages, photos noir et blanc,
39,95 \$
Couverture souple avec rebats, 21,5 x 27,5 cm



L'OMBRE ROUGE
André Fournelle
Texte de Jean Dumont
64 pages couleur, 19,95 \$
Couverture souple avec rebats, 23 x 23 cm
En collaboration avec le
Musée d'art contemporain



ALLÉGRESSE NOMADE
Pierre-Léon Tétrault
Texte de Jean Dumont
144 pages couleur, 29,95 \$
Couverture souple avec rebats, 17,5 x 19 cm

ENVOL IMAGINAIRE
Annouchka Gravel
Galouchko
Texte de Marie-Claire Blais
108 pages couleur, 22,95 \$
Couverture souple avec rebats, 17,5 x 19 cm

OSM

Soirée tzigane
avec Keith Lockhart et Lara St. John

Les Envoyées musicales Air Canada
Le mardi 12 janvier 1999, 19 h 30
Le mercredi 13 janvier 1999, 19 h 30

Keith Lockhart, chef
Lara St. John, violon

J. Strauss fils
Bartók
Ravel
Liszt
Bizet
Waxman
De Falla

Le Baron tzigane, ouverture
Danses populaires roumaines
Tzigane
Rhapsodie hongroise n° 2
La Jolie Fille de Perth, suite
Carmen Fantasy
El sombrero de tres picos, suite n° 2

UNE PRÉSENTATION DE
AIR CANADA

CO-COMMANDITAIRE
Succession J.-A. Desjardis

OSM
ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL
CHARLES DUTY

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des ArtsBillets:
OSM : 842-9951Admission : 790-1245
Place des Arts : 842-2112

CIAD

Le Presso

Les 400 coups

LES ARTS

Le Québec en vers libres

Je ne sais pas si la poésie occupe une place quelconque dans votre vie, mais peut-être admettez-vous avec moi qu'elle est partout. Il suffit en somme de poser un regard oblique sur l'incongru qui fleurit en pleine rue et en plein métro pour le voir surgir à travers une forme gigotante au bord du trottoir ou affalée sur un banc. Tout est dans le regard qu'on pose sur les gens et les choses, et mieux vaut parfois y poser un regard poétique, pour ne pas rire tout le temps ou même pleurer un peu.

Et puis il y a ceux qui font, avec plus ou moins de bonheur, profession d'en écrire, malgré leur petit lectorat de rien du tout et l'incertitude de parvenir à atteindre l'intimité des autres. Certains y mettent un doigté infini, comme Jacques Brault, qui est chez nous à la poésie ce que Jean-Paul Lemieux est à la peinture, avec ses mots lancés en perles noires au milieu d'un grand désert blanc plein de silence. Ou comme Gaston Miron, qui jetait les siens en boulets de canon pour faire exploser les passants dans son champ de tir. «Nous les ratés de l'Histoire. Batêche! de Batêche!»

Quoi que prétendent ses détracteurs et surtout les indifférents, qui pullulent, la poésie a d'ailleurs ses côtés utiles. Eh oui, moi qui vous cause, elle vole à mon secours parfois. En témoigne une vieille habitude attrapée dans l'enfance de retenir par cœur ce qui rime, laquelle reprend du service dans les lieux les plus insolites. L'autobus, par exemple, un endroit entre tous désagréable où l'on reçoit des coups de sacs à dos et de derrières proéminents, où la promiscuité non désirée fait rage à l'heure de pointe, où, toutes races unies dans le 80 de l'avenue du Parc, des effluves de cumin, de sueur et de parfum à la violette vous agressent en chœur. C'est dans cet enfer roulant que la poésie manifeste son utilité. Ayant donc des poèmes de Rimbaud, de Verlaine, de Villon, de Nelligan et compagnie



Odile Tremblay
♦ ♦ ♦

imprimés en mémoire, je me les sers mentalement pour faire rempart contre la horde humaine qui m'assaille et me comprime. Ça fonctionne d'ailleurs une fois sur deux, comme un mantra pas toujours au point mais qui mérite sa chance. Efficace contre les odeurs, moins contre les coups. La poésie fait ce qu'elle peut à titre de bouclier protecteur. Et si elle ne sert pas à grand-chose, quelle importance? On retient trop de numéros de téléphone et pas assez de vers inutiles, si vous voulez mon avis. Question rythme et musique, les vers, c'est quand même mieux.

Pourquoi je vous parle de poésie aujourd'hui? À cause d'une fort intéressante série de 18 films documentaires intitulée *La Culture dans tous ses états* en train de venir au monde. Elle se penche sur l'évolution du Québec dans plusieurs secteurs de la vie culturelle: architecture, musiques contemporaines, photographie, peinture, poésie, essai, roman, etc., avec portraits à l'appui. Autant de documentaires d'une heure, autant de thèmes et de cinéastes différents. La moitié des films sont déjà terminés et la Cinémathèque en présente tout au long du mois de janvier. Télé-Québec aussi, qui en diffusera six les dimanches soirs, du 10 janvier au 14 février, et qui remettra ça chaque début d'année durant trois ans. D'où venons-nous? Où allons-nous côté culture? Il y a des bonnes

questions dans l'air et des survols historiques à se farcir. Qui a dit qu'un peuple demeure sans avenir s'il ne connaît pas ses racines? Or au Québec, on a parfois du mal à se réconcilier avec un passé qui nous fait un peu honte. «Un jour, j'aurai dit oui à ma naissance», promettrait pourtant Miron. D'où l'importance de documents comme ça, incomplets mais pleins de pistes ouvertes et de retours en arrière.

Et la poésie là-dedans? Voilà, ça vient. J'ai visionné quelques cassettes avec un faible pour le documentaire consacré à la poésie. Il s'intitule *Le Verbe incendié*, est signé Denis Chouinard (le coréalisateur du long métrage *Clandestins*) et la Cinémathèque le projette les 15, 16 et 17 janvier à 20 heures. Ça bouge, c'est bien tourné, avec des comédiens marchant, se balançant, vus de dos, vus de face, venus réciter des poèmes au milieu des témoignages, des documents d'archives et d'habiles mises en scène, et ça donne envie de plonger dans l'univers poétique ancien et contemporain d'un Québec en strophes, lyrique ou fou, entravé ou libéré.

À quoi sert la poésie? La grave question nous tombe dessus d'entrée de jeu et flotte un moment sans réponses. Le jeune poète urbain Jean-Sébastien Larouche, qui a l'air de sortir d'un film de Robert Morin avec un œil émergeant des dérivés, admet qu'elle ne sert pas à grand-chose sinon à constituer un livre de chevet merveilleux. «C'est beau, c'est laid, c'est vaî, c'est réussi, mais tu changes pas tes pneus de char avec. Ça c'est sûr.» À ses yeux, la poésie est un genre d'auberge espagnole. «Pour l'un, c'est l'expression de ce qu'il y a à l'intérieur de lui, pour l'autre, l'expression de ce qu'il y a à l'extérieur de lui.» Tatoué, percé, brûlé de l'intérieur par son mysticisme noir, Denis Vanier précisera que s'il écrit, de son côté, c'est pour ne pas tuer. «Je trouve le monde sale et la beauté me désespère», dit-il. «Je considère la poésie comme

un lavement de l'âme.» Roland Giguère, lui, la manie comme une grenade: «La poésie est une chose sérieuse et souvent mortelle», avant de conclure avec raison: «Sans humour, on ne s'en sort pas.»

Le Québec poétique souterrain à toutes les époques émerge ici parfois d'un souvenir, celui par exemple de Clément Marchand, le poète engagé, qui croisa un jour durant dix minutes Nelligan à un arrêt de train entre Trois-Rivières et Montréal et ne vit qu'une ombre «dans un rêve que rien ne pouvait plus arrêter».

Surgi d'un film d'archives des années 30 apparaît Alfred Desrochers, considéré comme le dernier des poètes lyriques en nos terres et qui affirmait: «L'œuvre immorale est l'œuvre mal écrite.» Il a une tête de bûcheron, une énergie à la Miron et le même souci de communiquer avec tout le monde, lui qui épatait les piliers de taverne de Montréal en leur récitant du Victor Hugo. Ou Alain Grandbois, le poète voyageur au regard creusé, qui plongea dans ses vers amoureux comme du haut d'une falaise, ressuscité ici pour définir la poésie en tentative d'atteindre l'insaisissable.

Détour par La Nuit de la poésie marquée par un Claude Gauvreau comme un rocher dans la tempête, par un Miron martelant ses mots d'homme rapaillé. En une heure, est-ce qu'on peut remonter tout le parcours poétique d'une société? Mission impossible, mais ce documentaire si bien fait a le mérite de créer un itinéraire lyrique ou violent en remontant les époques où la poésie se collait à un rêve de libération nationale, atterrissant aujourd'hui dans une quête de sens bien plus individuelle et invitant les gens à modifier juste un peu leur regard, pour voir autrement, à côté, comme tous les poètes.

Cette chronique sera de retour le 16 janvier.
Bonne année!

MUSIQUE

Les grandes absentes

Les femmes aussi ont marqué l'histoire de la musique, mais on ne le croirait pas à voir la place qu'on leur fait

Il y a 900 ans naissait, dans une famille noble d'Allemagne, Hildegard (von Bingen), qui fut abbesse, théologienne, mystique, diplomate, médecin et... compositrice. Une abondante discographie perpétue l'essentiel de l'œuvre d'Hildegard qui, avec ses nonnes, créa même une œuvre de théâtre où le seul rôle masculin était attribué au Diabole (*Ordo virtutum*)! Cette compositrice, qui a surtout signé des pièces religieuses, a marqué la «musique ancienne».

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Combien de femmes créatrices ont, au fil des temps, été traitées chichement par leur milieu? Combien ont vu leurs compositions jouées en concert — ou gravées sur disque — pour leur éviter l'oubli?

En guise d'entrée en matière à une bibliographie fort étoffée (plus de 160 livres, essais, articles de fond) sur la question de la «femme compositrice», je lis cette réflexion: «Have you ever wondered why you did not know (many) women composers?» («Vous est-il arrivé de vous demander pourquoi vous ne connaissez aucune — ou pas beaucoup — de femmes qui ont composé de la musique?»)

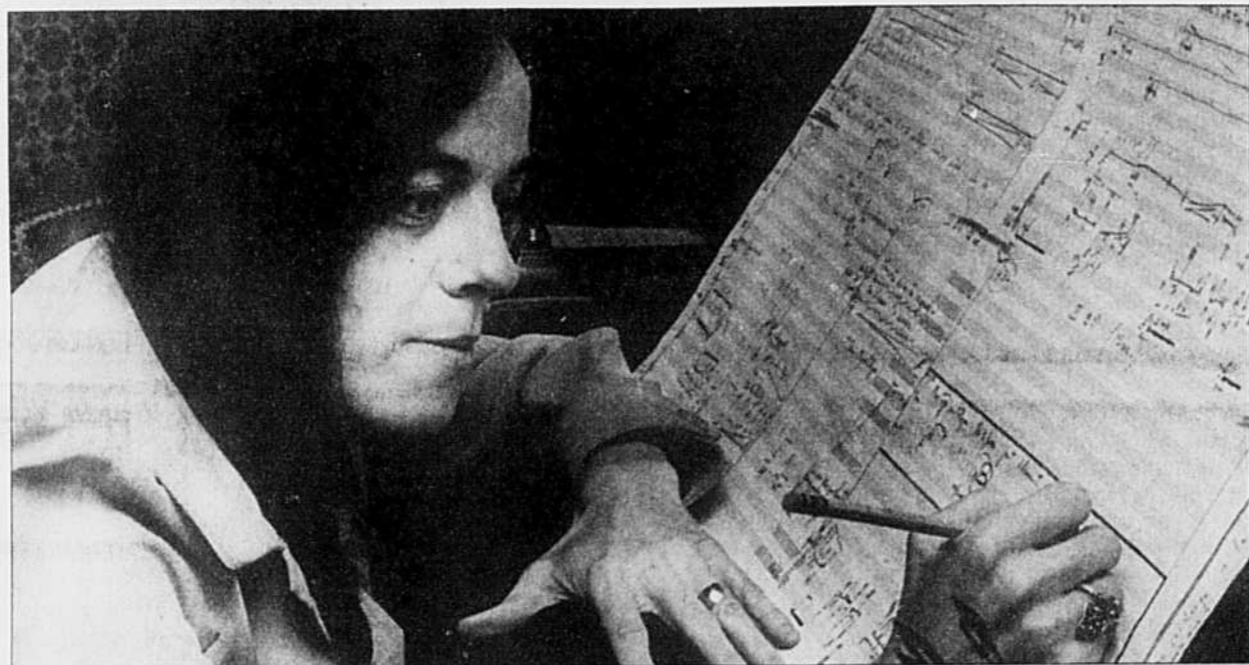
La question est formulée par Eugene Gates sur la Toile. Ce musicologue semble bien avoir des éléments de réponse à sa question, mais il ne sert à rien de brusquer les hommes au lutrin (Agnès Grossmann en sait quelque chose dans une Vienne obstinément misogyne). La patiente reconnaissance viendra sans doute confirmer la qualité d'autres musiciennes exhumées des archives. Il s'agit parfois d'une sourde résistance (qui empêchait la télé viennoise de montrer autre chose que les doigts d'une harpiste appelée en renfort) mais, le plus souvent, d'une occultation tranquille.

Un titre de Sophie Fuller attire mon attention: *The Pandora Guide to Women Composers...* (HarperCollins, Londres, 1994). Voilà une recherche qui fouille la situation aux États-Unis et en Angleterre depuis 1629! Mais on peut aussi songer à l'Italie de Barbara Strozzi ou à la France d'Elizabeth-Claude Jacquet de la Guerre (que Geneviève Soly nous a fait redécouvrir avec ses *Idées heureuses*).

Il doit bien y avoir une raison pour laquelle, l'an dernier, s'est constituée à Prague une société visant à faire connaître la prolifique œuvre de Vitezslava Kapralova (1915-1940) — fille du compositeur tchèque Kapral, décédé prématurément à Montpellier —, qu'il est impossible de trouver dans les catalogues de DC «indispensables», même si les maisons tchèques ne lésinent pas sur la qualité des enregistrements disponibles. Sans doute que Martinu, Janacek, Smetana et d'autres occupent trop aisément l'imaginaire des non-Tchèques.

Même ici...

Comment justifier que, dans l'État de New York, une association de 60 compositrices tienne lieu de centre de diffusion de leurs propres œuvres, tandis que l'université d'Abilene (Texas) héberge une International Alliance for Women in Music (IAWM)? Cette dernière a rendu publique une



Une rare photo de la compositrice québécoise Micheline Coulombe-Saint-Marcoux au travail au milieu des années 1970.

liste de 34 DC permettant de mieux connaître le répertoire de «musique ancienne» sorti de sensibilités et de cerveaux féminins, mais on y glisse aussi des noms de compositrices qui, comme Cécile Chaminade et Rebecca Clarke, ont produit une bonne partie de leurs œuvres au XX^e siècle.

Restons au Canada. Il y a trois ans, pour le mois de l'histoire des femmes, la Bibliothèque nationale du Canada (BNC) avait choisi d'évoquer le profil et la carrière de 21 femmes, dont six étaient reliées à la vie musicale: Emma Lajeunesse (Albani), cantatrice née à Chambly; Helen Creighton, qui, comme folkloriste, a colligé une quantité impressionnante de chansons et de contes, soit plus de 4000, dont certains étaient en micmac et en gaé-

lique; la Bolduc (Mary Travers), qu'il est inutile de présenter ici; la violoniste Kathleen Parlow, cette enfant prodige qui eut par la suite une carrière internationale (un quatuor à cordes Parlow a été à l'œuvre de 1943 à 1958).

Les deux autres cas abordés par la BNC touchaient aussi des femmes exceptionnelles: la chef d'orchestre Ethel Stark, qui fonda, en 1940, le premier orchestre philharmonique canadien composé exclusivement de femmes, la Symphonie féminine de Montréal (comptant 80 membres), et fut à l'origine de plusieurs autres petits ensembles américains et canadiens. Mme Stark créa avec la compositrice Violet Balesteri Archer, sur les ondes de Radio-Canada, une *Fantasy* (1946) pour violon et piano. La dernière en lice était la compo-

trice Barbara Pentland, qui vit toujours en Colombie-Britannique où, en 1987, la Ville de Vancouver avait décrété le 27 septembre «jour de Barbara Pentland» en l'honneur de ses 75 ans. La BNC et le Centre de musique canadienne rendent abondamment compte sur leurs sites respectifs de cette compositrice qui a écrit: «La force créatrice doit être telle que les lois nécessaires à son expression doivent continuellement être dépassées. Il existe un élément de défi dans toute grande expression artistique.» On lui sait gré d'avoir tenu à ses idées sans diluer ce qu'on désignait comme son «radicalisme».

Ce n'est pas le désert mais, périodiquement, des groupes universitaires ou des revues spécialisées reviennent sur un thème lancinant: où sont pas-

sées les femmes qui ont signé des œuvres musicales? Pour la musique ancienne, des noms comme Herrad de Landsberg ou Margaret d'Autriche, Anna Amalia de Prusse, Marie de France et, dans une moindre mesure, Barbara Strozzi demeurent peu répandus! Toutes n'ont pas bénéficié de cette notoriété qu'a eue en son temps l'avant-gardiste sœur Juana de la Cruz (Jeanne de la Croix). Au juste, quelle est la durée prévisible d'une avant-garde?

Pour les temps présents, sans en venir à un jeu de devinettes à proprement parler, il serait curieux de vérifier quels noms de compositrices canadiennes évoquent autre chose qu'un vague souvenir chez l'ensemble des mélomanes: sans doute, outre Barbara Pentland, Micheline Coulombe Saint-Marcoux (Prix d'Europe 1967), l'une

des quelque 60 compositrices agrées du Centre de musique canadienne (CMC), court-elle des chances d'être reconnue comme créatrice avec des œuvres comme *Modulaire* pour grand orchestre et ondes Martenot, qui attirera l'attention dès sa création.

Mon univers (le votre?) a été tissé de chefs-d'œuvre où les femmes étaient des exécutantes, au demeurant fort douées. Reste à attendre le moment, pas si lointain, où les nombreuses diplômées d'écoles et de facultés de musique sauront infléchir les coutumes, occuper leur place non seulement dans les vocalises ou les rubati que les *men composers* leur transmettent depuis toujours, avec de brillantes exceptions que peuvent constituer les *Epithalames* de Sappho, six siècles avant notre ère, ou les trilles édifians d'une sainte Cécile.

Société Pro Musica 50^e SAISON

Mardi, 12 janvier 1999, 20 h
Salle Maisonneuve, Place des Arts
MARC-ANDRÉ HAMELIN,
PIANISTE

Programme

Sonate en mi mineur, no 27, op. 90 de Beethoven
Variations et Fugue sur un thème de Bach, op.81, de Reger
Fantaisie en ut mineur, op. 17, de Schumann

Billets : 25 \$ (parterre), 20 \$ (rangée C D E, corbeille),
10 \$ (étudiants) taxes incluses, redevance en sus.

Renseignements PRO MUSICA 845-0532

Théâtre Maisonneuve Place des Arts Réservations téléphoniques: Rédevance de 1,25 \$ (+ taxes)
(514) 842-2112 Frais de service sur tout billet de plus de 10 \$

N.B.
À LA
CHAÎNE CULTURELLE
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.ca



101,9 ALLARDVILLE • 100,9 CHICOUTIMI • 95,3 LAMÈQUE • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

Un tour d'horizon de l'année
1998 :

REVUE MUSICALE DE LA CRPLF
présente les événements et les
grands moments musicaux propo-
sés par la Communauté des Radios
publiques de langue française.
Une émission de Françoise Davoine
Jeudi 31 décembre à 13 h 10

BILAN CULTUREL DE L'ANNÉE
par l'équipe de MIDI-CULTURE,
qui souligne les moments forts de
1998.
Anim. Francine Moreau
Réal. Diane Maheux
Jeudi 31 décembre à 18 h 30

PORTRAIT DE L'ANNÉE DE LA
CRPLF pour tout savoir sur les
sujets qui ont marqué l'année
1998 sur les plans social, écono-
mique, politique et culturel.
Réal. France Manon Rioux,
Claude Lavoie et Claire Couture
Vendredi 1^{er} janvier à 9 h 30

HOMMAGE À JEAN CARIGNAN
avec Gilles Losier, Denis Lantctôt,
Rémi Laporte, Benoit Bourque et
Dwayne Côté.
Une émission d'Élizabeth Gagnon
Vendredi 1^{er} janvier à 18 h 30

Faust ou les métamorphoses d'un
mythe, une série de 12 épisodes
consacrée à l'histoire du mythe de
Faust, de son émergence à la fin
de la Renaissance jusqu'à aujourd'
d'hui, à DOCUMENT LITTÉRAIRE.
Présentation : Stéphane Lépine
Réal. Anne Dubois
Mardi 5 janvier à 22 h

CONCERT PRIVILÈGE CRPLF -
CENTENAIRE POULENC avec
l'Orchestre national de France
ainsi que le Chœur et la Maîtrise
de Radio France sous la direction
de Georges Prêtre.
Anim. Renaud Machart
Jeudi 7 janvier à 20 h

BONNE ANNÉE !